

les artistes
habitent-ils
quelque
part ?

collectif



LES ARTISTES
HABITENT-ILS
QUELQUE PART?

ENTRETIENS MENÉS PAR
COËNE PIERRE & MARTIN PAGE

Monstrograph

Collection Minute Papillon

« *Nos villes ne peuvent pas produire d'idées libératrices
pour le futur depuis un espace homogène.* »
Sarah Schulman, *La Gentrification des esprits*¹

« *New York has closed itself off to the young and the
struggling. But there are other cities. Detroit. Pough-
keepsie. New York City has been taken away from you.
So my advice is: Find a new city*² »
Patti Smith

1. Traduction Émilie Notéris, éditions B42, 2018.

2. New York s'est fermée aux jeunes et aux personnes qui galèrent. Mais il existe d'autres villes. Détroit. Poughkeepsie. New York City vous a été enlevée. Mon conseil est donc : trouvez une autre ville.

Préface

Vous l'aurez compris, *Les artistes* est une série, un peu comme *Martine*. Alors ça ne sera pas *Les artistes font leurs courses*, *Les artistes à la mer*, *Les artistes font du babysitting*. Quoique. Cet héritage nous va bien : nous posons des questions d'enfants et de livres pour enfants, car les adultes se taisent, ils n'osent pas parler. Pire encore : ils n'ont pas intérêt à ce qu'on parle. En somme, il s'agit pour nous de continuer à mettre un peu le bordel, car après tout c'est la seule bonne raison d'avoir un labo d'édition. Mais peut-être faut-il commencer par dire d'où nous parlons.

Coline a passé sa jeunesse dans une maison des montagnes alsaciennes, elle a ensuite vécu six ans à Paris – où elle a habité, travaillé, et parfois cohabité –, dans une chambre de bonne de 10 m² d'un quartier chic qu'elle partageait avec des cafards, puis dans un studio de 24 m² vétuste (place de Clichy), un deux-pièces à Jaurès, et à

nouveau un studio de 18 m² entre Belleville et les Buttes-Chaumont.

Martin a passé sa jeunesse en banlieue parisienne, entre Morsang-sur-Orge, Viry-Châtillon, Sainte-Geneviève-des-Bois, Villiers-sur-Orge et Orly. Il a habité dix ans à Paris, d'abord dans un studio de 12 m² humide et avec des cafards (Belleville), puis rue Doudeauville près de Barbès (24 m²), sur la Butte-aux-Cailles (15 m²), rue de Maubeuge (9 m²), et à nouveau rue Doudeauville. Il a bossé (écrit) dans des ateliers (dans le VI^e arrondissement, le XIX^e et le X^e) avec d'autres artistes, principalement des dessinateurices BD et jeunesse.

Paris pour nous a été une délivrance de nos milieux d'origine et une révélation. Mais, très vite, nous avons compris que nous étions trop pauvres pour espérer y fonder une famille.

Ensemble nous avons déménagé à Nantes, nous y sommes restés cinq ans, nous y avons créé deux ateliers d'artistes (dont un, *l'Atelier Autonome*, existe toujours). À la naissance de notre fils, nous avons quitté notre petit appartement pour une grande maison d'une ville située à la périphérie d'Angers. Nous rêvions d'espace et d'un jardin, mais finalement ce fantasme de place et de verdure s'est révélé décevant (et notre passion pour la culture des légumes et la taille des ronces s'est rapidement émoussée). Nous préférons un appartement plus petit dans une grande ville, car ce dont nous avons le plus besoin, c'est de la vie culturelle, des transports en commun, des cafés et des interactions sociales que permet ce cadre urbain. Revenir dans une grande ville, c'est aussi envisager de se débarrasser de notre voiture et ainsi faire des économies d'assurance

auto. Et peut-être créer des collectifs et y retrouver des solidarités. Nous sommes donc retournés vivre à Nantes cette année. Vu l'augmentation des prix de l'immobilier, ce réaménagement aurait peut-être été impossible quelques années plus tard. Nous avons acheté un appartement, pas par passion de l'investissement, mais avec la pensée que les vieux jours des artistes et auteures sont souvent précaires, alors il nous a semblé plus rassurant de rembourser un emprunt plutôt que de louer (eh oui, notre quotidien n'est pas glamour, nous pensons à notre budget, nous faisons des économies, nous prévoyons le pire à venir).

La question du choix du lieu de vie (car nous – Coline et Martin – avons tout de même ce très grand luxe d'avoir le choix) traverse nos existences et nos pratiques artistiques. Et même : conditionne nos pratiques artistiques. Nous avons ainsi vécu en appartement, en maison, en studio de 10 m² et en maison de 150 m², nous avons écrit dans des ateliers partagés avec 3, 6, 10, 16 personnes, nous avons travaillé seul·e chacun·e chez soi ou en binôme chez nous, nous avons travaillé dans des cafés, des bibliothèques, des chambres d'hôtel, des résidences d'écriture à la campagne, des studios dans d'autres villes, en France, à l'étranger, et malgré tout, nous sommes toujours en train de chercher quelque chose que nous ne trouvons pas. Le rapport que nous entretenons avec les lieux que nous habitons est manifestement conflictuel et, d'une certaine manière, nous restons perpétuellement en quête de cet endroit parfait où nous nous sentirions exactement chez nous.

Nous rêvons à un New York ou à un Paris des années soixante-dix, un Berlin ou un Portland des années quatre-vingt-dix, à une ville accessible, libre, vivante, familière,

politique, inventive, hétéroclite, où l'art non institutionnel se glisserait dans les fissures pour irradier partout, si bien que la création serait indissociable de l'identité de ce lieu. Une grande ville qui serait accueillante pour les artistes et aspirant-es artistes fauché-es, issu-es de milieux populaires, racisé-es, handi-es, queer.

C'est un rêve car nous savons que ces grandes villes, lieux de création, d'accueil, d'échanges, n'existent plus (et quand elles existaient, elles n'étaient pas idéales, elles étaient violentes par bien des aspects). Les artistes (jeunes ou non) qui luttent pour s'en sortir quittent et ont quitté New York et Paris, iels commencent à quitter les grandes villes autrefois accessibles comme Nantes, Rennes, Bordeaux (et petite note : ce ne sont pas les artistes qui font augmenter le prix de l'immobilier, que la personne qui sort une telle ânerie avale un banquier). Celles-ci deviennent les lieux de la concentration de tous les pouvoirs et, c'est une nouveauté : elles sont désormais homogènes socialement, et réservées à la bourgeoisie. On peut en tant qu'individu fauché encore y trouver une place, mais c'est au prix d'un certain nombre de sacrifices qu'il faut piocher parmi ces options : espace réduit, loyer très élevé et nécessité d'un boulot alimentaire, bruit, fatigue, vétusté, impossibilité d'une vie de famille, faux bulletins de salaire pour constituer son dossier de locataire, etc.

Nous rêvons d'utopies, donc, car l'époque des grandes villes socialement mixtes, productrices de mouvements politiques et artistiques subversifs, est terminée. Ces grandes villes nous ont été confisquées, justement parce qu'elles ont été le terreau de révolutions et d'émancipations.

Nous avons aimé vivre à Paris, l'un comme l'autre, séparément et ensemble, nous aimons toujours y revenir (et nous sommes effarés par la dureté des conditions de vie des plus pauvres dans cette ville), en visiteuses familiales, pour quelques jours, mais quitter Paris a été un choix existentiel et politique. Il s'agissait autant d'explorer d'autres territoires riches de rencontres et de création, que de se préserver de la violence de cette ville (et bon Dieu ! d'espérer vivre dans plus de 25 m²). Toutes les nations considèrent mal leurs artistes précaires. Peu de soutiens de l'art envisagent que les artistes sont des corps et des esprits travaillant, mangeant, vivant, dormant, se reposant, prenant des vacances. Nous sommes loin du fantasme de villes qui représenteraient un refuge, un point de chute, un endroit où l'on se sent protégé. C'est la question du logement : quel accès y avons-nous en tant que précaires ? À quels lieux de vies pouvons-nous aspirer ? De quel environnement avons-nous besoin ? De quoi sommes-nous privés ?

Pourtant se passer d'une capitale pour un artiste est coûteux : les médias sont toujours dans les capitales et les grandes villes, les grandes radios, les rédactions des journaux (et les journalistes aussi y vivent dans des conditions de plus en plus dures et précaires). La plupart des éditeurs sont à Paris, la plupart des galeries d'art, des producteurs de cinéma, de musique... Bien sûr il y a internet, mais la proximité géographique permet les rencontres informelles, les rendez-vous professionnels, les interviews en face à face. Paris est un atout déterminant dans la vie des artistes, c'est un privilège et parfois c'est une pure nécessité pour certains métiers artistiques.

Nous pourrions parler des résidences aussi, qui nous permettent respiration et pause, rencontres et recentrement. Certaines sont fabuleuses, mais elles sont souvent pensées pour des artistes sans enfants et sans famille (« les enfants et les animaux domestiques ne sont pas acceptés », avons-nous déjà lu sur un dossier de candidature pour une résidence).

Alors faire ce livre, c'était une manière d'essayer de comprendre comment les autres se débrouillent. Comment les autres vivent et travaillent, comment iels inventent leur bonheur et cherchent de la solidarité dans les lieux qu'ils habitent. Chacun-e compose avec ses possibles. Avec les choix qu'iel peut ou a pu faire, avec ce qui se trouve à sa disposition, avec ses priorités, avec ce qui importe ou non pour ellui. On verra que notre passion sans nuances pour les grandes villes n'est pas forcément partagée, et c'est tant mieux : par choix ou par contrainte, les vies d'artistes s'inventent ailleurs. L'élaboration des *Artistes habitent-ils quelque part ?* s'étant étalée sur près de trois ans, vous constaterez que certains réponses précèdent la période de pandémie actuelle et les confinements, tandis que d'autres la suivent.

Ce livre ne prétend pas tout dire de la question, encore moins la résoudre, il s'agit simplement de reprendre et d'amorcer des réflexions. Il nous semble vital de continuer à parler de nos vies d'artistes comme on n'en entend jamais parler, de rappeler que nous sommes des êtres d'os et de chair, qui ont besoin, comme tout le monde, de chauffage, de moyens de transport, d'une douche, d'un lit, d'un lieu où mettre leur corps et leur matériel quand iels travaillent.

Dire non seulement que nous avons besoin d'un endroit à nous mais aussi d'un espace de travail qui excède le simple bureau ou l'atelier, en somme un lieu pour la vie, et plus que ça encore : un lieu spirituel.

Coline Pierré et Martin Page

Sophie Adriansen

Où habitez-vous ?

J'habite depuis quatre ans dans une longère, à la campagne, dans un hameau dont les différents bâtiments étaient à l'origine ceux d'une ferme bretonne.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivée là ?

Avant de m'installer là où j'habite actuellement, j'ai vécu pendant quinze ans à Paris. J'étais d'abord logée dans un appartement du parc HLM auquel mon conjoint, de par son travail, avait accès. Lorsque nous nous sommes séparés, j'ai cherché à louer un deux-pièces ; à trente ans, je ne voulais plus déplier un canapé tous les soirs pour dormir, ni travailler dans la même pièce que celle où je dormais. J'ai réuni les documents pour constituer mon dossier et je me suis mise en quête d'un appartement à louer.

J'ai d'abord listé les critères de mon appartement idéal. Puis j'ai cherché. Après la première visite, au cours de laquelle je m'étais totalement projetée (j'étais la première

à visiter avec l'agence), je suis tombée de haut : « On a choisi quelqu'un qui a des revenus », m'a-t-on déclaré.

J'ai continué à chercher, à appeler, à visiter. Certaines visites m'ont purement et simplement été refusées : mon statut ne me permettait pas de passer la barrière téléphonique. J'ai compris que je n'aurais aucune chance avec une agence : pas de contrat de travail et des revenus principalement constitués de droits d'auteur.

On m'a demandé de fournir des cautions parentales, comme une étudiante, ce qui ne m'aurait pas été possible si je l'avais envisagé. J'ai présenté les cautions d'amis, d'une sœur, mais cela semblait moins fiable que si ç'avait été mes parents. Mes critères étaient revus à la baisse de semaine en semaine, cependant que chercher un toit occupait le plus clair de mes journées. En tout, j'ai fait environ soixante-dix visites, déposé presque autant de dossiers. En parallèle, j'acceptais du boulot, toutes les commandes possibles, pour pouvoir « rassurer » – en vain. Je me refusais à falsifier mes anciens bulletins de salaire, le faux et l'usage de faux sont punis par la loi, je ne voulais pas risquer de remplir mon casier judiciaire pour me loger.

J'ai vécu cette période comme une profonde injustice. J'avais l'argent pour payer un loyer, j'ai plus d'une fois proposé de verser plusieurs mois d'avance sur un compte, la pratique est courante, malgré cela on choisissait toujours « un autre dossier ». J'ai envisagé à ce moment-là de quitter la France, ce pays où on peut acheter comptant sans s'entendre demander quoi que ce soit mais où louer peut s'avérer impossible.

Et puis j'ai fini par craquer et accepter la proposition d'un copain d'utiliser ses bulletins de salaire et de faire croire que nous nous installerions en couple. Il gagnait très très bien sa vie et, contre toute attente, si j'accédais aux biens

(que je visitais seule) je me les voyais toujours refuser : on pensait qu'avec des tels revenus, on ne cherchait à louer que temporairement avant d'acheter ou de faire un enfant (?), car nos revenus nous permettaient de louer des appartements au loyer beaucoup plus élevé que ceux que je visitais. Un comble ! J'ai cru devenir folle. Et j'ai commencé à regarder très sérieusement où vivre en Thaïlande ou au Cambodge, avec internet à haut débit et accès direct à la plage. Et puis, pour un appartement, ça a marché. Il était « à rafraîchir », du coup cela freinait les locataires. Moi, cela m'allait, au contraire je n'attendais que ça, pouvoir m'approprier les lieux tant attendus. J'ai négocié une réduction sur le premier mois de loyer contre la promesse du coup de peinture. Le copain est venu signer le bail à l'agence – où l'on m'a demandé si c'était utile qu'on mentionne mon nom aussi (!) cependant que l'on prenait mon RLB à moi – et, trois semaines plus tard, je lui ai fait signer un courrier recommandé par lequel il se retirait du bail. L'agence m'a aussitôt annoncé qu'elle remettait l'appartement en location, ce à quoi j'ai répliqué, articles de loi à l'appui, qu'en tant que cotitulaire du bail, je faisais valoir mon droit à rester. Ouf ! Dès le deuxième mois, une partie du loyer était payée par les APL auxquelles j'avais droit. Ledit loyer était faramineux : 1 200 euros pour 42 m² mansardés au sixième étage sans ascenseur, entre les stations La Chapelle et Louis-Blanc.

En tout, mes recherches ont duré plus de quatre mois. Pendant cette période, j'ai gardé pendant cinq semaines l'appartement dans le V^e d'un copain en voyage (contrepartie : payer la femme de ménage chaque semaine), je suis revenue dormir dans la chambre d'amis de mon ancien appartement (contrepartie : faire les courses), j'ai habité dix jours à Montreuil chez des copains en voyage

(contrepartie : arroser le jardin), j'ai habité une semaine chez une copine dans le VI^e, une autre semaine chez un copain à Amsterdam, et enfin j'ai gardé un mois l'appartement dans le XVII^e d'une jeune femme que je ne connaissais pas, copine de copain (contrepartie : nourrir son chat – moi qui ne supporte pas de vivre avec un animal). Pendant tout ce temps, mon repère, ma boussole, c'était mon ordinateur.

Je n'ai quitté mon appartement si durement obtenu du X^e arrondissement que pour venir m'installer en Bretagne. J'ai utilisé les économies de mon premier métier pour payer ma moitié de maison, je sais qu'une banque m'aurait opposé les mêmes arguments qu'un bailleur si j'avais voulu emprunter.

Cette fois, nous avons fait à deux la liste de critères. L'un d'entre eux était l'espace, la surface, ce qui imposait de fuir les centres urbains. Contrepartie : un grand jardin. Renoncer à la ville n'a pas été difficile.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Peut-être un scanner, pour remplacer les photos sauvages de devis signés que j'envoie avec mon portable ? Objectivement, à ceci près, je crois qu'il ne me manque rien. Et je crois que j'aime tout.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Des livres, beaucoup, dans toutes les pièces ou presque. Des jouets d'enfants aussi, car j'en ai deux en bas âge. Un poêle sur lequel réchauffer la soupe cinq mois sur douze. Des décorations de Noël deux mois par an. Une chambre pour chacun, de la place pour la famille et les amis de passage. Du matériel pour dessiner et des bombes de

peinture. Des poutres, des araignées, parfois une souris. Et une grande pièce bibliothèque, dans laquelle est installé mon bureau. Ça a été le principal chantier, après notre installation : mon mari, qui n'avait jamais vraiment bricolé, a construit une bibliothèque sur mesure sur tout un mur, avec un lot de bois de récupération, en tenant compte de mes indications (hauteurs différentes pour les BD et livres d'art, les brochés, les poches). Un superbe cadeau, dont il est très fier et qui me ravit chaque jour.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Sortir de chez moi ne me pose pas de problème, parfois j'en ai même besoin pour travailler un texte qui me demande recul et concentration, mais rester à la maison ne me pose aucun problème non plus. Le confinement me l'a confirmé : je ne me sens nulle part ailleurs aussi bien que chez moi, entre mes murs et avec les miens. Ma maison est mon refuge. C'est bien pour ça que, lorsque j'ai connu une inondation pendant de gros orages d'été, malgré l'absence de dégâts j'ai été fragilisée des semaines durant, angoissée par la moindre pluie (le problème ayant concouru à l'inondation pourtant résolu).

En réalité, si j'aime sortir de chez moi, c'est notamment pour une chose : ensuite, quand je reviens, j'aime encore plus l'endroit où j'habite.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

J'ai besoin de calme et de concentration pour écrire. Mon lieu de vie, et en particulier ma pièce de travail favorisent cela. Lorsque je m'y trouve, même sans fermer la porte, je suis efficace. Chaque chose y est à sa place et mes idées sont rassemblées.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Je me sens absolument chez moi dans mon logement ; et, avec le temps, de plus en plus chez moi dans ma commune.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Ni bien ni mal : là où je vis, il n'y a pas de politique en la matière. Même au niveau régional, en quatre ans, je n'ai reçu aucune sollicitation (alors que je me suis fait connaître de l'agence régionale du livre dès mon installation). La bibliothécaire de ma commune, cependant, avait lu certains de mes romans avant que j'emménage, et son enthousiasme est précieux.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Je crois que ce serait assez proche de ce que j'ai actuellement, car ce sont des questions que je me suis posées avant de quitter la ville. La pièce bureau-bibliothèque, par exemple, aurait pu prendre mille formes – ce qui compte, c'est l'existence d'une pièce bureau-bibliothèque. Mais puisqu'on parle d'idéal, tout de même, si je pouvais, je rapprocherais la mer et je la ferais lécher le bout du jardin.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Lorsque j'étais entre deux domiciles, l'ordinateur et mes textes sont devenus mes repères, mes refuges. Avec le centre de yoga où je me rendais chaque matin, où que je loge dans Paris, ils jouaient le rôle de point fixe, et cela fonctionnait. Cela aurait-il pu durer longtemps ? Je l'ignore... Peut-être que les artistes n'ont pas nécessairement besoin d'habiter quelque part. J'en connais qui ont vécu pendant des années de résidence d'écriture en

résidence d'écriture... Peut-être même que le confort ramollit le cerveau ou érode la créativité, chez certains. Néanmoins, je suis convaincue que les artistes travaillent mieux quand ils n'ont pas à se préoccuper des conditions matérielles de leur travail. C'est clairement mon cas.

Sophie Adriansen a publié une cinquantaine d'ouvrages depuis 2010. Après une première vie dans laquelle les chiffres primaient sur les lettres, elle se consacre entièrement à l'écriture et s'est formée à l'écriture cinématographique à la Fémis. Elle aborde des thématiques sensibles en littérature jeunesse (la rafle du Vel' d'Hiv', la maladie dégénérative d'un proche, le délit de solidarité, les adolescents migrants...), tandis qu'elle questionne notamment la maternité et les libertés des femmes en littérature générale. Elle intervient régulièrement en milieu scolaire et en détention. En 2018, elle fait partie des membres fondateurs de la Ligue des auteurs professionnels. Depuis sa naissance, elle a habité dans sept villes et occupé dix-sept logements.

Zig Blanquer

Où habitez-vous ?

La Villeneuve, une cité construite dans les années soixante-dix à Grenoble, France. La Villeneuve est un grand ensemble urbanistique autour d'un parc et d'un petit lac artificiel, lui-même entouré de montagnes. Je n'aime pas les montagnes, elles m'entourent trop massivement, mais j'adore ce parc sans bagnoles.

Nous louons à plusieurs un appartement de trois chambres, les deux tiers de l'appartement post-soixante-huitard ne sont pas accessibles à mon fauteuil électrique, j'ai dû aménager ma pièce de vie dans le salon. Et je me douche dans la cuisine en raccordant à l'évier mon lit-douche (que je range ensuite dans un cagibi pas assez grand pour fermer la porte). C'est évidemment un appartement moins coûteux qu'en centre-ville de Grenoble, le quartier de La Villeneuve ayant une mauvaise réputation qui fait désertier la spéculation immobilière.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé là ?

J'ai quitté Grenoble vers 2011, le besoin de tourner toute une page hautement militante/politisée de ma vie, je me suis posé à Nantes non loin de l'océan Atlantique dont je suis tombé amoureux, allant souvent sur une île de là-bas. (Même si je suis plus réellement tombé amoureux vers Paris.) J'ai vécu ces années nantaises dans un tout petit appartement au rez-de-chaussée d'une cour bercée du calme d'un superbe laurier-rose. L'appartement était quasiment une cabane, je vivais dans les 12 m² qui étaient seulement techniquement accessibles à mon handicap (dont : pas d'accès à la salle de bains), et peu onéreux. J'ai choisi nettement plus de solitude, ne connaissant quasi personne à Nantes ; cela m'a permis de développer de nouvelles libertés vis-à-vis de moi-même. Et de pratiquer la méditation. Pour autant mes amitiés de l'autre côté de la France sont restées fidèles, nous avons continué à partager avec joie nos parcours vieillissants, et une de mes meilleures amies a donné naissance à un petit être humain dont je suis devenu le tonton « non biologique ».

Cet enfant est arrivé au moment où ma maladie neuromusculaire a imposé son féroce travail de dégénérescence, je me suis mis à pouvoir de moins en moins travailler, pour aller plus souvent en urgence dans des hostos. Le quotidien d'une solitude choisie avec cette dégradation de santé s'est avéré de plus en plus précaire, devenant un isolement inquiétant. Il s'est dessiné consciemment que j'entraîrais cliniquement dans de la fin de vie, mon entourage a commencé à formuler l'envie que je revienne vers elleux vivre à Grenoble. J'étais réfractaire, l'impression de tourner en arrière des pages du bouquin de ma vie, la crainte de perdre une liberté chérie, l'ermite étoilé dans sa cabane. Sauf que... il y a eu cet enfant que j'aime tant, et

ces amitiés précieuses, inestimables. J'ai mis presque deux ans pour accepter. J'avais toutefois une condition, un souhait : si emménagement à Grenoble, alors vivre à La Villeneuve. Pour raisons politisées, notamment après presque une décennie dans un quartier nantais bourgeois dont j'étais un de ces précaires avec appartement insalubre. Je voulais vivre dans cette cité de La Villeneuve où la précarité est partagée, intelligente, sensible entre habitant-es. Ce fut réalisable, paradis des pauvres et, même si l'océan Atlantique me manque, je suis comblé de vivre ici.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Dans le logement : le manque d'accessibilité à mon handicap. Je m'étais promis que, si je quittais la cabane nantaise, c'était pour enfin accéder à un peu plus de dignité au quotidien dans l'ergonomie de mon habitation. Peu de temps avant de déménager, j'argumentais à une travailleuse sociale qu'à 40 ans, il était temps que je puisse bénéficier d'une salle de bains et de toilettes accessibles, plutôt que d'aller vider mon pot d'excréments chaque jour comme mes grands-parents. Si j'étais riche, j'aurais les moyens de rendre le bâti accessible, mais en étant pauvre, c'est à soi de s'adapter aux inaccessibilités ; alors, une fois de plus, après de nombreuses recherches infructueuses, je n'ai plus eu le choix que de signer pour l'appartement « le moins inaccessible », après les habituels trois quarts de visites d'appartements inaccessibles. Non sans un sentiment fatigué d'injustice. Aussi, deux des trois chambres de mes cohabitant-es ne sont pas accessibles. Je continue de vivre à un tiers de potentiel des habitations dont je suis locataire.

Alors j'essaie de rendre ce tiers le plus vivant possible, et

La Villeneuve m'y motive joyeusement. Sortir de chez moi, c'est m'ouvrir à du calme, des buttes arborées et fleuries, des bonjours/bonsoirs de plein de personnes issues de catégories sociales minorisées, aucune bagnole avant quelques minutes de marche.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Des ami·es comme merveilles humaines, de 3 à 42 ans.
Et MiniChat.

Beaucoup de passages de potes de potes. Ça vibre de partages, de réflexions, de rires, de complicités, et évidemment de repas.

Des humain·es professionnel·les, ayant une chambre dédiée : un roulement chaque vingt-quatre heures d'une équipe d'assistant·e.s de vie embauché·es en CDI, dont je suis l'employeur via une prestation budgétaire du conseil départemental. Des personnes fondamentales qui me permettent de vivre selon mes choix d'autonomie. Pour autant, avec qui je fais le choix de n'avoir qu'une relation professionnelle et non personnelle, afin d'avoir justement le plus de place possible pour ma vie personnelle, intime.

Des jouets d'enfants.

Des bougies.

Des miroirs.

Des photographies, dont Foucault avec un chat dans les bras.

Un squelette anatomique, prénommé Ashraf.

Des client·es d'ostéopathie d'une de mes cohabitantes.

Des vinyles et leur musique chaude.

Des livres à faire découvrir toujours sur le canapé et dans les toilettes.

Pas assez de place pour les affaires de tout le monde, mais beaucoup de bricolage d'étagères.

Une grande baie vitrée lumineuse donnant sur la cité et les montagnes enneigées.

Des réunions professionnelles ou militantes.

De la radio.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

L'envie de sortir de chez moi est mentalement quotidienne, mais c'est ma santé (pathologie neuromusculaire), mes ressources physiques/cliniques qui décident de cette envie. Sortir coûte de plus en plus de ces énergies qui s'amointrissent au fil des années, selon des variations algiques et respiratoires, aussi suivant les variations de température sur mes muscles dont il ne me reste que l'index droit pour conduire le fauteuil électrique via un joystick microgrammé. Me préparer et m'habiller pour sortir me prend en moyenne vingt, trente minutes ; enfiler un blouson en quelques secondes et attraper mes affaires n'existe pour moi que dans les films.

Puis, bien sûr, énergie physique ou pas, les in/accessibilités à ma situation de handicap des lieux où je souhaite me rendre sont un des facteurs majeurs de dé/motivation. Que ce soit pour se rendre chez le coiffeur, à une réunion d'un collectif anti-carcéral (le comble...), ou bien dans un ciné. Les inaccessibilités restent trop nombreuses en France, légitimement autorisées, éhontément permises. Ce ne sont jamais des occasions malchanceuses, ce sont des négociations quotidiennes. À force de plusieurs décennies de confrontation à ces empêchements, la motivation se sédentarise par lassitude. Oui, il serait possible de ne baliser son quotidien que de quelques endroits listés accessibles, mais la spontanéité de vivre en deviendrait asphyxiée. Il y a souvent la blague sarcastique qu'on ne voit des handi-es que dans des centres commerciaux

et des hôpitaux, ce qui n'est pas de bol puisque je n'aime flâner dans aucun de ces deux endroits.

Pour autant, La Villeneuve est un petit oasis d'accessibilité urbaine. Cette cité est un dédale de rampes, au début bien plus difficiles à trouver que les escaliers, mais toujours existantes quelque part. Presque ! Sauf l'école maternelle de l'enfant avec qui je vis qui est restée inaccessible de nombreux mois à partir de son entrée en maternelle, un énième entrelacs de mensonges des pouvoirs publics ; période que j'ai vécue de façon particulièrement injuste. Autrement, la cité dans laquelle je vis est évidemment financièrement (politiquement) désertée par les pouvoirs publics, de ce fait les commerces de proximité ont disparu les uns après les autres cette dernière décennie. Le grand centre commercial devient le dernier lieu de socialisation marchande, en dehors de deux marchés. Je détestais cela les premiers mois, puis je m'y fais de mieux en mieux, constatant que ce serait comme un gigantesque PMU où toutes les personnes du quartier viennent se regarder, déambuler. L'implantation de la grande bibliothèque municipale Kateb-Yacine me prétexte souvent à y aller.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

En juillet 2010, Sarkozy gerbe à La Villeneuve son célèbre discours répressif, suivi en 2013 d'un reportage d'« Envoyé spécial » qui y sensationnalise une « violence des banlieues », non sans biais racistes, classistes, etc. Je ne compte plus les interlocuteur-ices s'émoussillant négativement lorsque je leur dis habiter – par choix – cette cité. Tout au plus je parviens à faire comprendre la beauté de La Villeneuve, tout au moins ces comportements me font trier les personnes qui ne valent pas une relation.

Car pour moi le calme, la modestie de La Villeneuve m'apaisent. Autant que de nombreux parcours de vie n'existent ici que par la dignité de lutte contre la précarité, contre l'islamophobie, contre le néocolonialisme, contre globalement les privilèges de classe. Il y a ici une histoire, un réseau de survie, qu'on n'a pas encore complètement effacé par de la gentrification. Cette conscience politisée, militante, m'oxygène.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

J'ai probablement trop déménagé dans mon parcours de vie (une dizaine de fois dans toute la France) pour savoir me sentir quelque part « chez moi ». D'ailleurs, il me semble préférer habiter des êtres vivants plutôt que des géographies et la propriété de murs. Mais je peux dire que j'aime vivre ici, à partir des transports en commun alentour entrer dans la cité, photographier mentalement à chaque fenêtre des histoires de vie uniques, traverser le parc pour rentrer à la maison, en saluant chaque jour Jean, septuagénaire assis sur son banc.

Le centre-ville de Grenoble m'attire très peu, je ne m'y rends que pour des impératifs.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

(Je ne sais pas répondre, ne côtoyant pas spécifiquement des artistes.)

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Loyers gratuits, multitude sociale, espaces collectifs (de création, de travail, de cuisine, de bricolage, etc.), accessibilités totales/banalisées à toutes sortes de handicaps,

des potagers, des commerces de proximité, un urbanisme raisonnable avec une écologie pensée par des femmes plutôt que des hommes, une collectivisation des gardes d'enfants, des transports en commun gratuits, des centres de santé et des hôpitaux de quartiers plutôt que des CHU maltraitants (et maltraités politiquement), des grands parcs d'où on peut entendre les oiseaux, des cinémas de quartier, des espaces où courir (sous quelle que forme que ce soit), le respect de lieux où des groupes sociaux minorisés peuvent se retrouver en non mixité, des cafés-bars-librairies pas exorbitants, des sex-shops ouverts aux éducations sexuelles et aux préventions.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Les artistes doivent habiter l'humilité, le travail de la conscience, l'écoute du monde. Personnellement, je crée le plus en marchant dans la rue, ou en me posant dans des transports en commun, ou posé dans n'importe quel lit (dénommé « le radeau »). Habiter ce qui se vit, plutôt que des spécificités matérielles.

En parallèle d'études à Paris-VIII en sciences d'information-communication, en sciences de l'éducation puis d'un cursus en arts plastiques (vidéo, photographie), Zig Blanquer se consacre depuis une vingtaine d'années à la thématique des handicaps et de leurs autonomies. Cette recherche s'adosse fondamentalement à d'autres domaines de réflexion : questions de genre/s et mouvement queer, biopolitique, psychiatrie et psychothérapie institutionnelle, questionnements du néocolonialisme, luttes anti-carcérales, communications non orales.

Il a occupé un poste d'animateur (inventeur de présent) en Ehpad auprès de personnes âgées pouvant présenter des atteintes cognitives. Et a effectué également des accompagnements à l'autonomie – de type pairémulation – auprès d'adultes handicapés moteur ainsi que d'adultes autistes. Il est l'auteur de *Nos existences handies* aux éditions Monstrograph.

Stewen Corvez

Où habitez-vous ?

J'ai choisi d'habiter une maison en pierres que j'ai (très) partiellement rénovée. Mon père, ébéniste de métier, mais qui de fil en aiguille a été amené à faire la rénovation intérieure de maisons anciennes, a fait fait lui-même la plupart des travaux. Il y a encore à faire, mais rien de vital, c'est du confort. Cette maison est située dans un petit village de campagne, environ 700 habitants, en Bretagne, au sud de la RN12, mais en dehors du bourg. Je n'aime pas les bourgs. Je ne suis pas non plus un incondtionnel des hameaux.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé là ?

J'ai acheté à une époque où je venais tout juste d'être titularisé dans la fonction publique. Mon premier logement fixe. Avant j'étais déjà enseignant, mais non titulaire. Je faisais des remplacements pour financer ma pratique artistique. J'ai aimé voyager d'un bout à l'autre de

la Bretagne. J'ai découvert des lieux marquants auxquels je suis incapable de penser sans une pointe de nostalgie. Et puis tout s'est emballé, j'ai voulu me glisser dans un costume qui ne m'allait pas pour me créer un cadre, une assise, une sécurité. J'étais encore célibataire à l'époque et deux choses ont marqué ce glissement : la titularisation et l'achat de la maison. Ce qui se traduit par une sédentarisation.

J'habite un logement par défaut. Je l'aime bien. Il correspond à un compromis entre le prix, la localisation et l'état de rénovation, il ne correspond donc pas vraiment au logement idéal. Je n'ai (presque) pas tenu compte de mon sentiment du lieu. J'ai visité un tas de maisons que j'ai très largement préférées. Cela dit, si je n'avais pas été enseignant, je n'aurais sans doute pas fait ce choix puisque je ne l'aurais pas eu.

Le seul réel sacrifice que j'ai eu à faire, c'est le voisinage. Je vis dans un hameau au bord d'une route. J'aurais préféré vivre au bout d'un chemin, sans aucune autre maison à proximité. J'aime les autres, mais je préfère choisir quand je les vois. Les rencontres imprévisibles me mettent mal à l'aise. Les autres maisons que j'ai visitées étaient malheureusement trop chères pour une personne seule. Et surtout, trop de travaux (les impératifs financiers avaient déjà pris le pas sur les impératifs artistiques).

Assez rapidement après m'être installé, je suis devenu l'instituteur qui habite où j'habite. Ce qui ne me correspond évidemment pas, mais quand on exerce un métier aussi stéréotypé que celui de professeur des écoles, il est plus facile d'entrer dans les cases, de se fondre dans le moule. Rien de bien dérangeant de toute façon. Mes voisins viennent d'ailleurs. Pas tous du même ailleurs. Un couple d'Écossais débarqués fraîchement. Très gentils,

agréables, même si l'on se parle peu. De l'autre côté, un Normand (je crois) avec un gros accent du Sud (il a vécu un paquet d'années quelque part sur la Côte d'Azur où il a travaillé dans je ne sais plus quoi), marié à une Autrichienne qui m'a gentiment aidé à traduire des textes de poèmes pour mon mémoire de master consacré à la musique dans le *Doktor Faustus* de Thomas Mann. Au-delà de ce cercle, rien du tout, à part l'école où est inscrit mon fils. Et encore.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Je vis entre deux doigts d'une patte d'oie. Je n'aime pas habiter entre deux routes. Même si l'une est moins fréquentée que l'autre. L'une des conséquences possibles, c'est de voir une voiture finir chez soi. Ce qui est arrivé une fois. En pleine nuit, un lointain voisin bien alcoolisé a sans doute mis un peu trop de temps à choisir entre les deux doigts et a finalement opté pour le juste milieu, c'est-à-dire notre pelouse (enfin une partie). Il a été ralenti par le panneau signalant le virage et s'est arrêté juste sous le pommier, dernier rempart avant les voitures puis la maison. Les gendarmes, que j'ai alertés très rapidement, se sont mis à la recherche du chauffeur qui, à peine quelques minutes après l'accident, avait déjà quitté le véhicule pour retrouver un copain et lui demander de le ramener chez lui. Il n'est pas allé bien loin puisqu'il s'est effondré dans un fossé et s'y est endormi. Ils l'ont retrouvé vivant, en relative bonne santé malgré son état d'ébriété avancé.

Il me manque des arbres pour bloquer encore plus les voitures.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Définitivement trop de choses. Trop de livres, trop d'objets gardés au cas où. Et par conséquent pas assez de place, pas assez de vide. On commence à donner quelques bricoles ici ou là. Et à prêter, aussi. Ça demande de casser ses habitudes, transformer radicalement sa manière de voir le monde. Je suis persuadé que c'est entièrement corrélé à notre perception de la mortalité. On accumule comme si on ne devait jamais mourir. Des centaines, des milliers de pages que je ne relirai jamais. Et ma bibliothèque a quasiment doublé de volume lorsque mon épouse s'est installée à la maison. J'ai besoin d'espace. Dans l'absolu, j'en ai, mais il est occupé par ce que j'ai gardé pour conjurer la mort. Quelques séances d'auto-hypnose plus tard, je suis bien moins angoissé et prêt à me séparer d'une grande partie de ma bibliothèque. Elle occupe tout un mur dans le bureau, derrière le lit de notre chambre (où j'entasse les ouvrages qui m'ont le plus marqué) et une grande partie du salon.

L'endroit le plus important, c'est le bureau. Il y a l'ordinateur avec lequel je retouche mes photos, je fais les montages vidéo et sur lequel j'écris depuis que j'ai changé mon écran (un gain de confort incroyable – avoir un vrai travail au lieu de devenir artiste à temps plein aura au moins servi à ça). J'y ai mes appareils photo, mon piano, mes flûtes traversières, mon looper, mes pédales d'effet et le nécessaire d'enregistrement avec micros et le reste. J'ai d'ailleurs installé un éclairage pour tourner un maximum de vidéos dans ce bureau.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Je me sens terriblement bien chez moi. C'est un refuge. Mais c'est très probablement un leurre. Alors je sors, je

vis des expériences. Ensuite ça bouillonne. J'ai besoin de mon chez-moi pour que ça mature. Malheureusement, je n'ai pas encore réussi à trouver l'équilibre, le processus de transformation qui me permettrait de passer de l'expérience de vie à ma production artistique sans la mixture anxio-gène qui va avec. Je perds une énergie folle. En attendant, je fais comme je peux et je résiste, je cherche des solutions, je trouve des pistes. Évidemment, il y a une part de mythe. Sur mon lit de mort, je réaliserai certainement à quel point ma vie aura été productive et riche. La possibilité du retour est la variable. Plus j'avance plus j'ai confiance. Je considère mes déchirements successifs (et relatifs) comme un entraînement. Je sais que je ne dois pas rester trop longtemps enfermé. C'est aussi pour cela que je m'oblige à aller courir tous les matins. Ou au moins, faire un peu de vélo. Mais à y réfléchir, je me rends bien compte que l'attachement que l'on a (ou que j'ai, je ne sais pas à quel point c'est universel) à notre logement est aussi dû à l'attachement que l'on a pour les objets qui s'y trouvent. J'ai l'intuition, peut-être complètement fautive, que plus je ferai le vide, mieux je m'y sentirai, car je pourrai couper le cordon plus facilement. La symbolique est presque effrayante. Trop d'attraction affective.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Parce que ma maison est intensément liée à une phase de ma vie qui aura été un frein énorme à tout travail créatif (la sédentarisation et la titularisation), elle symbolise ce frein. Je dramatise peut-être un peu, c'est plus nuancé. Dans cette maison, j'ai découvert l'art du montage, redécouvert et approfondi ma pratique photo, appris à écrire d'une autre manière. Le simple fait d'habiter dans un

endroit calme, avec vue sur un terrain de 1 000 m² où se trouvent le potager que nous cultivons, le portique où joue notre fils, la pelouse que je tonds de façon erratique pour le plus grand bonheur des insectes, le talus que j'ai fait construire pour séparer le terrain en deux (une partie pelouse et une partie verger avec une dizaine d'arbres plantés par mon père : pommiers, poiriers, noisetiers, mirabelliers, châtaigniers, etc.) suffit à rééquilibrer.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Je ne me sens chez moi dans aucune communauté d'humains. J'aime l'humain. Je suis profondément convaincu qu'il est capable du meilleur (comme du pire, certes, mais il est inutile de se braquer sur cet aspect). J'ai beaucoup d'admiration pour ceux qui m'entourent, je les jalouse parfois. Les autres sont étranges. Et encore plus dans les petits villages. Ils ont des comportements qui m'échappent, parlent et discutent de choses qui m'ennuient. Mais j'aime quand on se dit bonjour avec le sourire, qu'on se demande comment on va, j'aime la familiarité même si je me sens très mal à l'aise. Je suis impressionné par la capacité qu'ont les gens à parler de ce qui n'est pas essentiel. J'aime ça. Je parle aussi du non-essentiel. Mais nous n'avons pas tous le même essentiel. C'est intimidant. Alors, me sentir bien dans un village, je n'y crois pas trop. Par contre, et malgré tout ce qu'aurait pu induire ce que j'ai écrit en répondant aux précédentes questions, je me sens chez moi, chez moi. Mais se sentir chez soi ne signifie pas nécessairement se sentir bien chez soi. Cela dit, je m'y sens mieux qu'avant. Et mieux qu'avant dans mon village. Je me dis qu'on n'en finit pas d'appriivoiser les autres et de s'appriivoiser soi-même. Être bien quelque

part, c'est peut-être juste une question de temps, pas de gens.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Je n'en sais trop rien. Je ne crois pas qu'on sache que je fais de la musique, que je photographie, que j'écris. Quant à ma chaîne YouTube... Il y a un an, j'ai offert une séance photo pour la kermesse de l'école publique du village. Le gagnant n'a jamais appelé. Cette année j'ai remis le couvert, et je n'ai pas encore eu de nouvelles. Alors, certes, il s'agit de prestations photographiques, pas de réalisations artistiques. Mais il y a une certaine méfiance : je ne possède pas de magasin (c'est louche), pas d'enseigne et je ne vends pas de tirages (pas directement en tout cas). Les villages sont des bulles à travers lesquelles le monde se déforme. Cela dit, le monde est lui-même une déformation de la réalité. Dans les villages, c'est l'artisanat qui est mis en valeur. Surtout celui qui permet de rénover les chapelles (et pourquoi pas, je n'ai rien contre l'idée). Je ne pense pas qu'il y ait une hostilité quelconque face au travail artistique, mais ce n'est pas une priorité, c'est si on a le temps, si on est en retraite. Et puis on est dans la culture télévisuelle. L'art des artistes, on connaît. La municipalité ne dit pas grand-chose. Mais je pense qu'on est un peu responsables. Et je me sens un peu responsable. Il y a un lieu près de chez moi où sont organisés des concerts, où l'on promeut un mode de vie différent (loin des supermarchés et de la consommation de masse) et, à tort, je ne m'en mêle pas. À bien y réfléchir, je me dis que, dans mon village, on doit bien traiter les artistes. C'est juste que les artistes ne savent pas toujours montrer qu'ils sont artistes et comment ils sont artistes.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

C'est un lieu où tous les membres de la famille se sentent chez eux. Des pièces pour tous, pour le partage. Et des endroits pour soi (une chambre, un bureau), pour travailler, se recueillir, lire. Il faut que la bibliothèque soit un endroit chaleureux où il n'y a plus que l'éternité qui compte. C'est aussi un lieu d'accueil où l'on peut recevoir tout le monde en respectant sa propre bulle (un corps de ferme avec plusieurs bâtiments, par exemple). Et au bord de l'eau : une rivière, un canal (pas la mer, il y a trop de monde). D'un point de vue plus pratique, quelque chose approchant le principe d'une maison passive : une excellente isolation, un système de chauffage qui consomme peu (je n'ai pas encore trouvé quoi). Mais surtout un lieu que l'on n'aurait pas peur de quitter. On ne devrait pas acheter ou louer une maison pour y poser nos affaires, mais pour se créer une bulle, un refuge, un lieu ouvert aux maturations de l'esprit, qu'on a plaisir à quitter et à retrouver. Plus une maison est grande, plus elle doit être vide. Habiter quelque part, c'est se monter son théâtre à soi.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Que ce soit dans une vieille cabane au fond des bois, une caravane, un château, une chambre d'hôtel, il n'y a pas de maturation, de chemin possible sans un point de départ et un point d'arrivée. Habiter quelque part, c'est faire en sorte qu'au moins l'un des deux points soit concret et d'instancier le chemin.

Stewen Corvez vit en Bretagne et vient de passer la quarantaine. Il est musicien, photographe, youtubeur, blogueur et s'est récemment pris de passion pour les briques danoises.
(www.stewencorvez.art
et www.youtube.com/stewencorvez)

Gaëtan Dorémus

Où habitez-vous ?

Depuis sept ans, j'habite dans un gros village drômois au pied du Vercors, dans un habitat groupé : avec mes voisins, on a acheté ensemble un terrain, décidé de nos maisons (bioclimatiques), des espaces privatifs ou collectifs, on a co-construit. On mutualise des trucs quand ça nous convient.

J'habite dans une époque désespérée et désespérante, avec heureusement des poches de joie et de beauté.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé là ?

Avec ma compagne et mes enfants, nous nous sommes barrés de Strasbourg, ville où j'ai habité dix-sept ans. On y menait une vie des plus urbaines : parcs pour enfants, distances courtes, entre-soi social, vie culturelle obèse, mises en scène à visée touristique, zones périphériques de détresse ou de vulgarité marchande, logements petits et trop chers pour une famille – où le confortable disparaît peu à peu...

Espace à soi qui s'amenuise, fatigue de jouer des coudes pour quasi-tout, exigüité des possibles : Stop...

En parallèle de mon activité d'auteur de livres, j'enseignais l'illustration à l'école des arts déco de Strasbourg. J'ai quitté cet emploi, passionnant, et ma compagne a aussi quitté le sien. On avait besoin d'air, d'horizons verts et rocheux, besoin d'espace. Envie d'aller voir ailleurs si on y était. Le plus dur était de quitter les amis. Il y a sept ans on arrivait donc dans un bled qui ressemblait à une mini-ville (train, culture, écoles), avec la baignade de rivière à la sortie d'école et la montagne en plus. L'échelle était conviviale et appréhendable. L'esprit du lieu nous plaisait. (*L'Esprit du lieu* est un bouquin du reporter Jean-Claude Guillebaud qui m'a marqué : il y évoque ses lieux, faits d'architecture, de gens, d'histoire et de vécu personnel.)

A posteriori notre choix était politique : quitter le lieu même de l'étouffement capitaliste – la ville – pour essayer les lisières.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Mon lieu d'habitation est le contexte dans lequel je vis. Ma maison + ma famille + mes voisins, amis + mon atelier + mon rapport concret à internet + la réalité sociale du coin + le cinoche + la beauté de la vallée + la vulgarité de l'Intermarché... Habiter un lieu pour moi, c'est ne pas le consommer, ne pas en être le touriste. Aussi, je me sens vivant lorsque je participe pleinement à la vie civico-politique.

Je ne vois pas mon lieu d'habitation comme une bulle cosy, qui ne demanderait qu'à être toujours mieux aménagée.

Dans mon lieu d'habitation, j'aimerais plus profiter de la montagne, que je regarde trop souvent de ma fenêtre. Il faudrait que je gagne un peu plus de sous pour gagner

en liberté, moins travailler, et m'autoriser des immersions impromptues dans le monde sauvage de la montagne, toute proche, silencieuse d'humains.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Ma maison fait donc partie d'un habitat groupé. Il y a des maisons, des chambres d'amis, des poules, des espaces de stockage, des ateliers collectifs, des jardins, des jeux, des potagers, à soi ou en commun. Ma maison est en bois et en paille, avec des panneaux solaires, une phyto-épuration pour l'eau et des chiottes sèches. On y trouve la même chose que dans une maison ordinaire, avec beaucoup de livres partout quand même. Il y a le minimum de bidules techno-écologiques de pointe, que les choses soient réparables. On essaie de limiter les prothèses : pas de lave-vaisselle, par exemple. Et puis j'aime bien faire la vaisselle, tout comme j'aime arroser le jardin. Ce sont des moments seuls et j'en ai besoin. Je ne délègue pas à un outil un truc de mon quotidien (tout comme je ne délègue pas le ménage à une « femme de ménage », beurk). Dans mon travail aussi, j'essaie, dans la mesure du possible, de ne pas me blinder de prothèses techno ou de déléguer des trucs : je nettoie mes scans de dessins, je travaille le plus possible sur du vrai papier avec juste un crayon gris, j'essaie de faire le plus possible moi-même. J'articule ces moments seul avec des moments d'échanges, avec mes éditeurs au téléphone.

Il me faut des temps et espaces calmes, seul, et pour équilibrer il me faut des apéros bruyants ou des jeux remuants.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Tous les jours, je sors pour être dehors : dans le jardin, ramasser des haricots, pousser un enfant sur une balançoire, aller dans « la forêt ».

Tous les jours de la semaine, je sors de notre maison pour aller... dans mon atelier. Mon atelier est à cinq minutes de vélo, en centre-bourg. C'est un espace qui m'est propre (même si j'ai des collègues dans les autres pièces) : je peux m'y gratter le nez et mettre l'émission de radio que je veux, dessiner ou écrire, procrastiner tranquillement. L'atelier n'est pas dans ma maison, j'ai besoin de faire un trajet avant d'aller travailler, d'un passage. J'ai déjà écumé nombre d'ateliers collectifs, j'aime cette ambiance d'activités infiniment solitaires et intimes, qui pourtant se dessinent côte à côte. Être seul proche d'autres. J'apprécie le coup d'œil du « collègue » illustrateur, le coup d'œil de la « collègue » pas du tout dessinatrice. J'ai besoin de boire un café et parler du quotidien, de la météo au travail. De raconter et écouter des anecdotes et des blagues.

Souvent, je sors pour partir, pour rencontrer des lecteurs, coordonner des ateliers, dédicacer, dessiner sur scène, exposer. Je prends le train et j'adore. Le train est mon deuxième espace préféré de travail. Mon esprit vagabonde, c'est souvent là que je débroussaille des idées dans un carnet. Sans doute parce que, dans le train, je ne suis dérangé par rien. C'est aussi le lieu où je lis le mieux.

Je sors pour la rivière, les amis ou pour faire des réunions, des manifs. Je sors parfois pour courir, seul au milieu des arbres. Je ne sors jamais dessiner : depuis que je suis devenu illustrateur, je ne suis plus dessinateur : mes carnets de croquis sur le vif se sont taris. Dès que je bricole un croquis, il devient de l'illustration et j'arrête.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Dans mon atelier, j'écoute de la musique et surtout la radio, la fenêtre toujours ouverte, c'est Francecu. Le sérieux dans le travail exige le lâcher-prise, et la radio

pour ça c'est parfait. Ça m'irrigue le cerveau et permet de ne pas trouver trop laborieuses certaines phases de dessins, ou de me surprendre à laisser aller mon crayon plus librement que le jour précédent. Je dois à mon travail d'illustrateur en atelier le fait d'écouter beaucoup la radio, qui m'ouvre sur le monde.

Dans mon « lieu d'habitat » il y a (et c'est nouveau) la présence de la nature. En ville, je ne la ressentais pas aussi clairement. Ma conscience de faire partie de la nature s'est cristallisée sur un émerveillement : celui de l'abandon devant le ciel étoilé. Pas juste la nuit des étoiles filantes pendant les vacances d'été. Chaque nuit sans nuage, en toute saison de l'année, pouvoir se laisser happer par ce vertige de la contemplation spatiale. Du beau, de l'éternité brute. Ce beau que, dans mes bouquins actuels et prochains, j'ai envie de rendre plus palpable. Représenter le sensible, tel un espoir d'éveil à l'autre, à la conscience écologique.

J'ai beaucoup représenté la ville en y habitant. Récemment, j'ai eu à la dessiner : j'ai utilisé « de la doc », comme lorsque je dois dessiner un animal que je ne connais pas bien...

Aujourd'hui, je ne sais pas comment la vie dans mon lieu d'habitation actuel va apparaître dans mes livres (les pénuries d'eau, la gestion des composts domestiques, les cabanes que bricolent mes enfants, les sangliers qui défoncent tout, la maternité qui a fermé, la ligne de train vitale).

J'aimerais que l'on pose cette question du lien entre l'habitat, la vie et le travail à d'autres que des « artistes » : des intérimaires, des travailleurs sociaux, des nounous, des retraités, des avocats... Parce que – c'est une intuition – s'il n'y a pas épanouissement, donc créativité, dans toute

activité récurrente, comment le bonheur se construit ?
S'il n'y a pas de « chez-soi » à soi ?

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Je n'habite pas seul, je vis en compagnie de ma chérie et de nos trois enfants. Et notre choix écologique, et économique, de prendre peu de place au sol se retrouve parfois mis en question quand, pour tel ou tel besoin, une ou deux pièces supplémentaires seraient utiles. Alors on compose. Au quotidien, le plus dur est ce réajustage permanent entre vie de petite troupe familiale, la vie de couple et la vie personnelle. Pas toujours simple. Pourtant, seul dans ma maison, apparaît cette évidence : cette maison n'est pas ma maison, elle est notre maison, conçue par et pour notre vie commune. C'est notre chez-nous. Cet équilibre, cette interdépendance des êtres est aussi le cœur de mon travail d'auteur, je crois. Peut-être parce que j'ai habité majoritairement au sein de familles nombreuses (en tant qu'enfant puis parent) et par mon attirance pour les formes d'organisation humaine plus proches de l'agrégat que de la pyramide : les collectifs « militants » en perpétuelle réinvention, le sport collectif amateur...

Mon chez-moi-que-moi, c'est donc ma pièce d'atelier. Un atelier avec mes objets, mes affiches, mes babioles, mes cartons qui dégueulent de papier, ma poussière. Je ne me suis pas toujours senti chez moi dans mon atelier : lorsque nous étions plusieurs à partager une pièce ou lorsque la précarité empêchait mon appropriation. À Strasbourg, j'ai longtemps travaillé dans un atelier immense, à plusieurs mais inchauffable. Et lorsqu'on dessine on ne bouge pas. La précarité reste pour moi associée à l'odeur du fioul : dans cet atelier, il fallait pomper du fioul dans

des jerricans et en remplir un petit poêle – inefficace –, et bien souvent on s'en mettait sur les mains, les bras, et même en se lavant, on puait le pétrole toute la journée.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Non. J'en attends peu. Beaucoup de politiciens locaux se caractérisent par leur absence de sensibilité ou connaissance (humaine, artistique, écologique). Parce qu'ici, hors des métropoles et des agglomérations, c'est trop souvent l'abandon. Le « secteur culturel », tout comme le reste, reçoit la petite monnaie quand ailleurs les biftons peuvent affluer. Ici c'est la démerde, et parfois c'est pas plus mal. Une vie créative moins consumériste, plus participative et vivante. Le bidouillage comme art de vivre, recomposer sans cesse avec l'existant.

Lorsque je vais dans certaines écoles en milieu rural pour échanger avec les enfants et les enseignants, ça n'est pas du tout cuit comme ailleurs, il y a un enjeu quand trente paires d'yeux et autant d'oreilles me perçoivent comme un extraterrestre. Travailler dans des territoires où la zombification de l'imaginaire est avancée, c'est plus dur mais plus stimulant ! Dé-bobo-iser le livre illustré. Rendre désirable la lecture (acte émancipateur parce que silencieux, fragile, solitaire) !

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Je n'ai pas de rêve d'habitat. Ou : un logement-pour-tous-tout-de-suite ? Que des habitats économes en énergie et agréables ? Des distances raccourcies, des vélos ou des transports publics performants aussi. La disparition du rêve de pavillon-avec-piscine (équivalent du palais-en-or-avec-caméras-autour pour nombre de prolos-classe-moyenne) ?

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Tout le monde a besoin de se situer pour avancer, non ?

Je suis auteur d'albums illustrés.

Yves Heck

Où habitez-vous ?

À Paris, dans un deux pièces de 50 m² situé dans le quartier La Chapelle (XVIII^e arrondissement).

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé là ?

Quittant mon pays d'origine, la Belgique, je suis arrivé à Paris à l'âge de 19 ans pour suivre une formation de comédien. Les opportunités professionnelles m'y semblaient plus réjouissantes, notamment parce que le cinéma belge était inexistant à l'époque (cela a beaucoup changé depuis). Toute ma vie d'adulte s'est alors construite à Paris, et par conséquent je n'ai jamais envisagé de retourner au plat pays. J'ai même demandé et obtenu ma naturalisation, perdant ainsi automatiquement ma nationalité belge. Pour des raisons intimes, il était essentiel pour moi d'affirmer mon appartenance à la France et également de pouvoir voter.

Il m'arrive de travailler en région ou à l'étranger, de répéter,

de tourner en dehors de Paris. Cela est dicté par mes engagements professionnels, et est donc très variable. Tantôt, je vais être très nomade, tantôt très sédentaire. Les deux me plaisent tant que le nomadisme ne prend pas le dessus.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Vivre à Paris n'est pas toujours simple : la vie y est chère et fatigante, la pollution importante, le stress omniprésent. Mais j'adore cette ville car elle m'apporte énormément sur un plan personnel et professionnel. Je ne m'imagine vivre pour l'heure nulle part ailleurs.

Quant à l'appartement où je vis en couple, il est en excellent état, lumineux et sans vis-à-vis, je m'y sens très bien. Nous connaissons et nous nous entendons très bien avec la grande majorité des voisins de la copropriété et cela aussi est très appréciable. Une pièce en plus (pour héberger des amis, y installer un bureau) et un balcon ou une terrasse (pour prendre l'air) seraient les bienvenus.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Un séjour, une cuisine, une chambre, une salle de bains, des WC, un couloir. Le nécessaire pour bien cuisiner. Des jardinières et des pots de fleurs pour amener un peu de verdure. Le confort moderne.

Les espaces sont plutôt dépouillés et l'un des murs du séjour est recouvert d'une immense bibliothèque débordant de livres classés par ordre alphabétique.

Il y a une table Jean Prouvé à laquelle je tiens beaucoup, qui sert alternativement de bureau et de table à manger.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Oui. Pour aller au cinéma ou au théâtre. Pour aller au

yoga ou à mon cours de chant. Pour travailler. Pour voir des amis.

Je travaille beaucoup chez moi par moments, il m'arrive d'y étouffer un peu et j'ai constaté que sortir, aller travailler dans un café par exemple, voir du monde, tout cela était très régénérant.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

C'est difficile à dire. Parfois, je peux y trouver le calme et la sérénité dont j'ai besoin pour travailler. D'autres fois, comme évoqué plus haut, j'ai besoin de sortir et d'aller ailleurs.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Oui. Totalemement.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Question difficile. La vie culturelle à Paris est intense, de très nombreux artistes de toutes disciplines y travaillent dans de nombreuses structures, dont une bonne partie appartient ou est soutenue par la ville. Beaucoup est fait donc par la ville pour les artistes. Suffisamment ?...

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

À Paris, plus calme, plus spacieux, plus végétalisé que l'actuel et avec un espace extérieur (terrasse ou balcon) et du nomadisme de temps à autre.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

En eux-mêmes avant tout. La vie d'artiste n'est pas simple tous les jours, avoir la tête sur les épaules me paraît

essentiel. Après, chacun fait comme il l'entend, comme il le peut. Je pense aux circassiens notamment, ou à de nombreux danseurs que j'ai connus et qui souvent n'ont pas de véritable chez-eux, qui changent sans cesse de logement. Moi, je ne pourrais pas ne pas avoir un chez-moi stable, j'ai vraiment besoin d'habiter quelque part.

Comédien français né en Belgique, Yves Heck vit et travaille à Paris depuis bientôt trente ans. Au cinéma, on a pu le voir notamment dans *Minuit à Paris* de Woody Allen, aux côtés d'Isabelle Huppert dans *L'Avenir* de Mia Hansen-Løve, dans *120 battements par minute* de Robin Campillo et dans *Noureev* de Ralph Fiennes. Au théâtre, Yves joue Jon Fosse, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce, Shakespeare, Lorca, Gombrowicz... dans des mises en scène de Muriel Coulin, Jerzy Klesyk, Jeanne Poitevin, Garance Rivoal, Serge Roué, Dominique Terrier... Il enregistre par ailleurs des livres audio et a créé le concept de « Tête de lecture », spectacle au cours duquel il lit au débotté des pages de littérature apportées par les spectateurs. Il est le directeur artistique de la compagnie Tête chercheuse.

Camille Hervouet et Grégory Valton

Où habitez-vous ?

Nous habitons un appartement de 60 m², au cinquième et dernier étage d'un vieil immeuble des années trente, dans une impasse, à proximité de la gare et du centre de Nantes, dans l'ouest de la France. Il y a un balcon d'ornement où nous pouvons mettre deux chaises, l'une en face de l'autre, ce que nous ne faisons presque jamais, mais nous y avons mis des plantes. Devant l'immeuble, il y a un grand jardin qui sert surtout à garer les voitures. Il y a deux grands sapins qui perdent leurs épines. Les voisins sont sympas, mais ils ont tendance à mourir. Du coup, les appartements sont vendus, puis refaits à neuf et loués plus cher. Notre propriétaire aussi est sympa et notre loyer n'a pas trop augmenté, c'est en partie pour cette raison que nous y restons. Il y a de la moisissure sur les murs, mais nous restons. Grégory a d'ailleurs des plaques vertes sur le visage, mais nous restons.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé-es là ?

Camille : Nous sommes arrivés dans cet appartement en janvier 2010, au moment où nous avons décidé de vivre ensemble. Nous avons hésité entre plusieurs villes et Nantes était celle qui était la mieux située par rapport à notre activité. Avant de trouver cet appartement, j'en avais visité plus d'une dizaine, soit trop vieux, soit trop neufs, trop propres ou insalubres. Depuis presque dix ans, le quartier où nous habitons (et la ville plus largement) a beaucoup changé. Plus de restaurants et de bars, moins de commerces de proximité, moins de maisons et plus d'immeubles.

Grégory : Nous n'avions pas les moyens de vivre à Paris. Nous aurions dû faire beaucoup de boulots alimentaires et mettre de côté notre pratique artistique. De plus, le loyer de notre appartement à Nantes correspondait à celui de mon studio de 20 m² à Paris. En 2012, nous avons eu un enfant. La présence de la famille proche et de nos amis nous permet une logistique de garde efficace et que nous sollicitons souvent pour mener nos activités professionnelles et associatives. Cela nous a permis de nous constituer un réseau professionnel et amical. Cela fait vingt ans que je me dis qu'il faudrait acheter pour penser à la retraite, que j'aurai dû écouter mon père, blablabla. Bon, plus on attend, plus c'est cher et notre niveau de vie n'augmente toujours pas.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Nous aimons bien la vue dégagée sur l'est de la ville, surtout le ciel le soir juste après le coucher du soleil. Et puis, en avril-mai quand le soleil du matin commence à entrer par la fenêtre du salon. On aime bien le vieux parquet et

le carrelage de la cuisine en damier noir et blanc, mais pas le pont thermique sur le pignon sud de l'immeuble qui fait que nous avons de la moisissure chaque hiver dans les chambres.

Il manque de l'espace, l'appartement n'est pas très grand. La pièce de vie, un peu trop étroite, ne permet pas de recevoir plein de copains, ni d'avoir un grand canapé et de la place pour tourner autour de la table et danser. Il manque un jardin, une pièce en plus qui pourrait servir de chambre d'amis et à s'isoler un peu parfois. Il manque un endroit pour faire sécher le linge. Il manque une cheminée pour faire des flambées l'hiver et sentir l'odeur du feu. Depuis six mois, nous avons un jardin partagé. C'est un super lieu de sociabilité où l'on se retrouve pour arroser, arracher les mauvaises herbes, faire pousser et récolter des légumes et des fruits, partager l'apéro ou un barbecue, se reposer. Les enfants sont entre eux et vont jouer sur le stade à côté. C'est comme une pièce en plus à notre appartement, et cela fait que nous restons où nous habitons pour le moment.

Mado (notre fille) : Il ne manque rien. J'aime bien ma cabane.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Il y a des meubles que nous avons récupérés et d'autres que nous avons achetés. Des caisses de vin vides servent de bibliothèque et occupent le mur du couloir. La disposition de la pièce change de temps en temps. Nous avons fait des échanges d'œuvres avec d'autres artistes, que nous avons accrochées aux murs. Nous avons une table et quatre chaises pour manger et une chaîne stéréo, une platine disque et des plantes. Nous n'avons pas de

télévision et on se demande ce que volerait un cambrioleur. Des livres, peut-être.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Camille : De manière générale, je suis assez casanière, et si l'appartement était plus grand et avait un jardin ou une terrasse, je crois que je ne sortirais pas beaucoup. Mais comme ce n'est pas le cas, j'ai besoin de sortir pour avoir la sensation d'espace.

Grégory : J'aime sortir, voir du monde dans la rue, où il y a une chouette librairie, le coiffeur, les restos, la boulangerie. Il y a toujours du monde à saluer, des gens avec qui parler. J'aime cette vie de quartier. Depuis que nous avons un atelier à vingt minutes de chez nous, c'est très appréciable de faire le trajet pour y aller, par les rues calmes, puis en traversant la rivière. Cela permet de penser à ce que l'on va faire, à la journée qui s'est passée et, arrivé à la maison, on laisse notre travail derrière nous (enfin presque). Jusqu'à l'année dernière, lorsque nous travaillions à la maison, nous ne sortions pas, parfois pendant deux ou trois jours, sauf pour aller chercher le courrier.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Pendant huit ans, nous avons eu notre espace de travail dans une pièce de moins de 10 m². Peu d'espace donc. Juste assez pour un travail de bureau. Pas de place pour étaler des images, ou alors dans le salon, ce qui a souvent été le cas. Le travail envahissait notre lieu de vie. Ce petit espace a aussi favorisé les conflits entre nous, à savoir qui avait le plus ou le moins de place pour travailler, pour s'exprimer. Bref, un entrelacement du travail et de la vie, souvent riche, mais aussi compliqué...

C'est surtout depuis deux ans, depuis que nous avons un atelier dans un espace collectif, que nous mesurons l'impact du travail à domicile et comment cela nous a limités et parfois enfermés. L'atelier est un endroit calme, un espace de création dans lequel nous pouvons faire des expérimentations, aller vers des formes autres que nos pratiques.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Non, mais nous ne sommes pas sûrs que cela soit possible quand on a envie de vivre partout à la fois. Nous avons failli habiter à la campagne, dans un village très joli, il y a trois ans. Mais cela impliquait d'avoir deux voitures, prévoir les gardes de notre fille, les bouchons pour rentrer dans Nantes... Il n'y avait pas de gare non plus, pas de transports. Et plus on y réfléchissait, plus cela nous semblait compliqué. Quand notre fille sera en âge de se garder toute seule, peut-être que nous reconsidérerons la chose, de trouver une maison avec une gare pas loin. Il y en a bien une qui nous plaît énormément et pour laquelle nous lâcherions tout, mais elle est habitée par des copains.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Les choses avancent, des ateliers d'artistes de la ville ont ouvert, il y a presque deux ans, mais il y en a trop peu. La durée des baux est de trois ans. Après, où vont se retrouver tous ces artistes ? Il n'y a pas d'atelier-logement, pas d'acquisition d'œuvres. Les projets culturels sont tournés davantage vers le tourisme que vers les habitants et mettent en valeur les travaux d'artistes internationaux plutôt que ceux des artistes qui vivent et travaillent ici.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Camille : Une petite maison au milieu des champs avec de la place, plein de pièces de différentes tailles, une cheminée. On aurait du temps pour vivre, pour lire, pour réfléchir et le train pas loin pour se déplacer partout et aller voir ce qui se passe ailleurs.

Grégory : Une grande maison avec de grandes pièces très lumineuses où l'on pourrait accueillir des artistes en résidence. Il y aurait un lieu d'exposition attenant et l'on vendrait des livres (sélection qui serait proposée par les résidents). Il y aurait un grand jardin grâce auquel on pourrait nourrir les résidents. Comme à Giverny, les fleurs feraient vivre le lieu aux différentes saisons. L'emplacement serait en bord de Loire, car le fleuve est fluctuant, va dans un sens puis dans l'autre, selon les marées montantes ou descendantes. Les repères en sont comme brouillés.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Partout ?!

Grégory : Je suis artiste photographe. Travaillant de moins en moins avec l'image, je m'intéresse aux récits familiaux et à leur part de fantasmе, à la question de l'identité et de son usurpation. Je suis un marin qui a le mal de mer, un pilote de course qui n'a pas son permis, un descendant des rois d'Écosse qui n'a pas de château, un nageur d'exception qui a peur de se noyer, un skieur qui n'aime pas le froid. J'aime aussi les vendeurs de voitures, la Française des jeux, la vie de Francis Rissin, le mercure des thermomètres et les livres

en général. Je n'aime pas les ravalements de façade.
C'est pour cela que je n'ai pas acheté d'appartement
lorsque je vivais à Paris.

Camille : Mon travail se déploie dans le champ de
la photographie, il interroge les enjeux et la poly-
sémie de ce médium. L'espace habité est le lieu de
mes photographies, j'y cherche le commun et le
familier.

Je suis une casanière claustrophobe, qui change les
meubles de place pour avoir l'impression de démé-
nager sans avoir à faire des cartons, en cherchant
quand même vainement chaque fois un agence-
ment plus pratique et ouvert que le précédent.

PS : Ce questionnaire était plus difficile qu'une
psychanalyse et j'ai mis plusieurs mois à le remplir.
Il m'a renvoyé à mes fantasmes de vie impossibles
à réaliser que ce soit pour des raisons matérielles
ou imaginaires. J'ai l'impression que je me suis
jusqu'ici laissée porter par la vie, que j'ai atterri où
elle m'a amenée et que je me suis adaptée et habi-
tuée. Comme si le choix du lieu de vie avait telle-
ment de conséquences sur ma vie personnelle et
professionnelle qu'il ne pouvait pas découler d'un
choix conscient.

Olivier Josso Hamel

Où habitez-vous ?

J'habite en famille une maison individuelle dans un lieu-dit, à Treffieux, commune rurale de 900 habitants située au nord de la Loire-Atlantique, en France.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé là ?

Je suis arrivé à Treffieux en 1999, avec ma compagne Laure Del Pino, elle aussi artiste. Auteurs de bande dessinée alors au RMI (revenu minimum d'insertion), nous cherchions une location à proximité de Nantes... et c'est à plus de 50 kilomètres de la ville que nous avons trouvé un logement et un loyer à notre mesure, soit à mi-chemin de nos possibilités et de nos aspirations.

Originaires de la région nantaise, à l'origine plus sédentaires que nomades, nous étions partis six ans plus tôt vivre à Narbonne sur un coup de tête. Une expérience instructive mais pour le moins difficile : en traversant le pays, nous n'avions nullement anticipé éprouver pareil

clash culturel, pensant naïvement que la proximité de la Méditerranée serait synonyme d'ouverture. Nous vivions certes au soleil, dans un hameau sur une colline bordée de garrigue, mais cet environnement *a priori* favorable ne suffisait pas à combler notre isolement profond. Jamais je n'avais ressenti une telle sensation de décalage, voire d'incommunicabilité : notre activité n'intéressait personne. Au cœur des années 1990, la bande dessinée contemporaine, *a fortiori* introspective, restait encore très marginale, et à Narbonne, haut lieu de la vigne et du rugby, elle était carrément extraterrestre. En nous heurtant à l'indifférence, voire à la molle hostilité locale, nous œuvrions en pure résistance, tout en multipliant les petits boulots précaires. Chaque arrivage de livres ou de disques faisait figure d'oxygène, et j'attendais le facteur tel le Messie... Mais vint un moment où cette situation a fini par nous peser sévèrement et, réalisant notre état dépressif avancé, nous nous sommes repliés vers notre territoire d'origine. À Nantes comme à Rennes, nous comptons au moins de nombreux copains qui vivaient une même réalité humaine et artistique, et la proximité symbolique de cette communauté d'esprit changeait tout. Nous souhaitions également avoir des enfants, et l'importance d'un terrier favorable se posait là. En cherchant une location possible autour de Nantes, nous avons donc atterri à Treffieux. Le propriétaire a choisi de faire confiance à notre couple d'artistes, premiers et uniques locataires de sa maison, et il n'a pas eu à s'en plaindre depuis. Nous avons poursuivi notre vie ici en y élevant nos deux enfants, et ce logement incarne le cadre où ils ont grandi, où s'est construite et développée toute notre vie de famille. Dans le jardin, les arbres ont poussé eux aussi, et au fil du temps, nous nous sommes attachés à cette ancienne étable retapée.

Aujourd'hui, après vingt et un ans de location, nous avons finalement pu acquérir cette maison.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Initialement, la maison a été rénovée par notre propriétaire selon sa propre vision, laquelle ne correspond pas toujours à la nôtre ni aux réels besoins d'une famille. Au bout de vingt et un ans d'habitation, nous connaissons aussi bien les qualités que les défauts de ce logement, et nous souhaitons l'investir de façon plus pratique et créative. Outre l'absence totale de rangements, nous manquons surtout d'espaces de travail dignes de ce nom : œuvrer chacun dans un véritable atelier, quel rêve ! Une cuisine qui se respecte ne serait pas non plus du luxe, après tant de temps passé dans une petite arrière-cuisine sans fenêtre. Nous aimerions aussi aménager des espaces plus propices à accueillir des visiteurs. Toute notre vie, nous avons été locataires, tributaires des *desiderata* et des limites imposées par nos proprios. À deux reprises, notre famille a d'ailleurs failli se retrouver dehors, car le propriétaire voulait récupérer la maison pour la vendre...

À 50 ans passés, il nous apparaît grand temps de reprendre la main sur notre existence, ceci sans négliger sa partie matérielle. En achetant la maison, on espère à la fois agir sur notre vie pratique et mettre en œuvre librement nos propres choix. Voilà plus de dix ans, à l'orée de notre quarantaine, nous avons repris des études afin de sortir de la précarité. Nous enseignons désormais la bande dessinée en ville et, à nous deux, gagnons l'équivalent d'un petit salaire, tout en multipliant les interventions et commandes extérieures afin d'étoffer nos revenus. Cela reste modeste, et ces préoccupations financières bouffent notre

temps de création, sacrément malmené par le saucissonnage des multiples impératifs alimentaires. Pour le moins délicat, ce facteur temporel demeure pourtant essentiel, en particulier lorsqu'on fait de la bande dessinée, discipline lente et chronophage par excellence. Car cette pratique particulière induit justement une incarnation du temps long, du chemin parcouru à hauteur de bipède et de l'endurance conséquente qu'il réclame... Des valeurs à mille lieues de l'omnipotente temporalité numérique, mais toutes proches des cycles naturels : à mes yeux, la culture et ses enjeux sont bel et bien mitoyens de ceux de l'écologie et de l'agriculture.

À ce titre, vivre à la campagne s'est affirmé au fil du temps comme une évidence, jusqu'à devenir un véritable choix. Né à Saint-Nazaire, j'ai découvert le « Grand Tout Vert » à l'âge de 6 ans : au milieu des années 1970, mes parents ont opéré un retour à la terre en migrant dans le Périgord, où j'ai vécu une période déterminante. Durant mon existence, je réalise d'ailleurs que j'ai majoritairement habité en campagne, avec seulement un petit tiers vécu en ville. Notre environnement influe pleinement sur notre rapport à l'espace et au temps, et la proximité permanente des arbres, des champs, des vaches, des oiseaux et de toute la faune et la flore m'est quasiment vitale. Malgré les contraintes des trajets, je trouve mon équilibre dans un rythme alternant ville et campagne : l'enseignement et sa raison sociale en ville, les sollicitations trépidantes du vis-à-vis avec autrui, la réactivité stimulante qu'il implique, puis le repli nécessaire en brousse pour souffler dans le terrier.

J'aime aussi décider de voir du monde ou pas, d'où le choix d'une maison sans voisinage envahissant. Revenir à soi m'est absolument nécessaire pour écrire et dessiner, et j'ai besoin de mon antre au calme pour convoquer ces

conditions favorables. Ici, à 50 kilomètres près, le rapport à l'espace et au temps se révèle tout à fait différent, et à mon sens complémentaire. J'apprécie vraiment d'être en lien avec ces deux versants : la ville seule, comme la brousse seule, m'enfermerait.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Des tonnes de livres et de disques, ainsi que beaucoup de revues, de papiers imprimés et dessinés. L'accumulation d'ouvrages non lus me tarade d'ailleurs depuis une bonne douzaine d'années, comme l'indice probant d'une réduction sensible de mon temps disponible... et je n'aime pas ça. Récemment, j'ai replongé dans la lecture, avec là encore le sentiment de revenir à moi, de retrouver mon espace intime.

En tant que lieu de vie, notre maison témoigne bien sûr de nos goûts et de notre histoire, parsemée de nombreux objets symboliques, la plupart très cheap, mais qui revêtent une grande valeur affective. J'aime les traces humaines, et je me sens à l'aise dans les lieux incarnés, habités. Notre demeure s'apparente à un petit refuge des arts modestes et populaires, où cohabitent bande dessinée et rock'n'roll, des créations plus ou moins brutes de nos enfants, de nos amis et de notre famille, des statuettes africaines ou des posters des Cramps qu'on avait déjà à vingt ans. Une baraque de vieux punks, avec peu de meubles, mais beaucoup d'étagères bon marché qui ondulent sous le poids des bouquins et des vinyles. L'anti high-tech total, et probablement, pour certains, une insulte au bon goût et à la décoration intérieure : tant pis pour eux.

Au regard de l'importance que j'accorde à certains objets ou matières habituellement délaissés, comme les pelures de clémentines ou les mues de serpent que je colle dans

mes planches, je me considère animiste... et je crois qu'à sa façon, chaque membre de notre famille cultive ce type de relation. Je suis troublé de reconnaître chez nos enfants une même tendance à la collecte et l'accumulation que celle qui m'anime – et contre laquelle je bataille itou, ô paradoxe, afin de ne pas non plus étouffer dans une matérialité par trop maniaque.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Vu mes penchants casaniers et la sédentarité que réclame la bande dessinée, activité sérielle et monomaniaque par excellence, il m'est impératif de prendre souvent l'air ! J'adore aller au-dehors, à commencer par les abords de notre domicile. En été, le jardin devient un lieu important, avec un endroit privilégié où se retrouver : une mini-forêt de sumacs y compose une douce architecture végétale, sorte de palmeraie idéale pour lire, discuter, manger et prendre l'apéro. De nuit, c'est parfait aussi... À la campagne, mes moments les plus intenses sont probablement nocturnes, avec cette sensation cosmique d'être partie d'un grand Tout, entre reliefs terrestres et cieux étoilés. Le crépuscule reste mon moment préféré. En ville, j'adore aussi la nuit, mais on n'y voit pas si bien la Lune. En revanche, l'éclairage jaune municipal me ravit, qui dispense des bleus célestes magnifiques.

On ne peut pas tout avoir, ou alors pas en même temps ni au même endroit, n'est-ce pas... Régulièrement, je vais marcher aux alentours de chez nous, où je ne me lasse pas d'un grand étang arboré, lieu de ressource s'il en est. J'aime également marcher en ville : une dynamique pour le regard comme pour la pensée. Je ne suis jamais le même après une simple heure de marche, la tête toujours plus alerte qu'en partant. Le vélo me va très bien aussi.

Pour le reste, j'aime aussi aller au loin, à la rencontre de nouveaux lieux et de nouvelles personnes, ou encore visiter les amis chez eux. Mon esprit a d'ailleurs tendance à associer les individus et les lieux, voire à personnifier véritablement certains endroits.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Depuis toujours, je cultive le goût de l'intériorité, de la « chambre à soi », en reliant la pratique artistique au jeu de l'enfance. De fait, pour créer, j'ai besoin d'être chez moi, ou de me sentir comme tel. Ma petite pièce de travail est une grotte remplie de livres, de disques, de figures et d'objets symboliques, ses parois tapissées d'une multitude d'images et de couleurs : autant de repères personnels, voire de talismans. Mon rapport à cet espace de création tient de celui du chamane ou du sorcier : c'est un lieu de vie habité, chargé, qui convoque ma façon d'être au monde dans toute son intimité.

Ponctuellement, il m'est arrivé d'écrire et de dessiner au-dehors, par exemple en louant une place d'atelier lorsque j'enseignais à Paris. C'était en plein cœur du Marais, j'y travaillais la journée, la plupart du temps seul, après quoi j'allais donner cours le soir à l'autre bout de la ville. L'endroit était une ancienne loge de concierge, et j'y reconstituais mon biotope en écoutant mes compiles maison sur un radiocassette qui traînait là. Les rares fois où il y avait quelqu'un d'autre, je me sentais moins libre.

Je suis toujours interpellé par celles et ceux qui parviennent à travailler harmonieusement en atelier partagé. Vivant au quotidien avec une autre artiste, et ce depuis plus de trente ans, nous avons d'abord œuvré dans la même pièce de travail. Mais depuis que nous sommes dans cette

maison, plus spacieuse que nos précédents logements, nous nous individuons, chacun peut investir son propre endroit, aussi modeste soit-il. À ce sujet, les contingences rurales et urbaines diffèrent considérablement : en ville, le rapport à l'espace est autrement conditionné par l'argent, et ô combien. Lorsque j'écoute des citadins en parler, je mesure ces grandes disparités de réalités et de comportements. La gentrification n'est nullement une vue de l'esprit : à Nantes, les prix ont flambé lorsque ont débarqué des acheteurs de Paris, et voilà des lustres que les artistes attachés à l'urbanité migrent ailleurs, par exemple sur Saint-Nazaire, où les logements deviennent à leur tour trop chers... Ça me dégoûte qu'on ne puisse plus se loger en ville lorsqu'on est pauvre, alors que c'est justement l'endroit où se croisent les différentes classes sociales. Une ville digne de ce nom doit être vivante et populaire, lieu de mixité par définition... ou alors c'est une ville morte. Récemment, j'ai emmené ma fille à Nantes, où, entre autres, je lui ai montré de prétendus « beaux quartiers » : non seulement c'était moche, mais ça n'y respirait pas des masses.

Le rapport et l'accès au logement sont aussi conditionnés par notre héritage culturel et familial, au propre comme au figuré. Je viens d'une famille ouvrière, où la propriété immobilière n'était pas de mise. Si mes parents, en leur temps, ont un peu remonté la pente sociale, en tant qu'artiste, je la redescends *illico*, pour retourner au niveau de mes grands-parents. Différence de taille, je n'ai pas connu les affres de la guerre et ses récessions, et matériellement, n'ai jamais manqué de rien. Ce contexte favorable m'a permis d'envisager puis d'entreprendre la voie artistique, sans références familiales dans ce domaine, et donc avec une forme d'inconscience. *Idem* pour Laure, elle aussi issue d'une famille ouvrière, et comme moi l'aînée de sa

fratrie. De fait, en termes de logement et de vie matérielle, on s'est toujours démerdés tout seuls, ou plutôt ensemble, au gré de conditions de travail que l'on s'évertue à faire évoluer.. et c'est tout un poème. Car en trente ans de bande dessinée, je n'ai eu de cesse de tomber de haut sur le plan matériel, en me frayant un chemin dans un flou artistique savamment entretenu, et sacrément semé d'embûches. Mais le vernis du déni et de l'hypocrisie craquelle : depuis quelques années, les auteurs se fédèrent enfin, et les inégalités éhontées de la chaîne du livre commencent à se savoir.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Habiter dans un village de campagne en tant que « pièce rapportée », soit sans en être originaire, représente aussi un certain parcours. La ruralité a son propre rythme, et je répondrais qu'au bout de vingt et une années vécues à Treffieux, je commence à me sentir assez Treffiolais. Je rigole en l'écrivant, avec l'impression d'être à Groland... Nos enfants ont grandi dans cette petite commune, y sont allés à l'école, j'ai sorti tous mes livres en habitant ici, et une grande part de nos projets artistiques passés, et j'espère à venir, proviennent de cet endroit... Tout ça s'est développé naturellement, sur la durée, et ce sont autant d'indices pour le moins positifs. Pendant très longtemps, je me suis projeté ici où là, en me demandant si l'herbe serait plus verte ailleurs. Mais en retournant travailler en ville, j'ai réalisé que j'avais trouvé à Treffieux une forme d'équilibre personnel. Par ailleurs, pour la première fois, j'envisage sérieusement le dispositif de résidence artistique, avec l'envie d'expérimenter des séjours immersifs dans tel ou tel environnement... Et Laure et moi venons

d'être choisis pour une résidence de territoire dans notre propre communauté de communes !

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

En arrivant à Treffieux, notre couple d'artistes débarquait d'une expérience pénible au sud du pays, où malgré nos efforts répétés, nous nous sentions dans l'impossibilité de nous intégrer. Une forme d'incompatibilité, d'empêchement inhérent au lieu et à sa culture... Narbonne, c'est l'endroit où, au plus fort de ma vie, j'ai ressenti à mon égard quelque chose qui ressemble drôlement à de la xénophobie : je m'y sentais totalement « étranger », car c'est précisément ce qui m'était sans cesse renvoyé. Avec ma tête de Breton et ma peau de roux, on me demandait si j'étais touriste, Parisien, d'où je venais, ce que je foutais là... J'ai vraiment pas adoré, d'autant moins qu'entre 25 et 30 ans, je me sentais plus vulnérable, prenant tout très à cœur. La discrimination m'insupportait déjà, mais depuis, c'est devenu totalement épidermique. Alors qu'à peine installés à Treffieux, nous avons été accueillis, invités, sollicités pour participer à la vie culturelle locale en tant qu'artistes. J'y ai sorti mon premier bouquin en 2002, un recueil de récits dessinés dont l'action du dernier se déroule chez nous. Un soir d'hiver, nous avons eu la visite impromptue d'un type en état de choc, finalement aussi éméché qu'affabulateur. Délirant, le gars nous avait raconté un vrai panier de salades, qu'en néophytes on a d'abord gobé... jusqu'à ce que notre voisinage nous apprenne que ce type était une figure locale coutumière du fait. À force de raconter cette histoire autour de moi, j'ai décidé de l'adapter en bande dessinée et de l'intégrer au livre. Pour sa sortie, grande première pour moi, j'étais

tout content d'aller dédicacer à Paris dans une librairie réputée... où ne sont finalement passés que trois péquins. Heureusement, le dimanche suivant, la petite bibliothèque de Treffieux avait aussi organisé un événement, et au moins trente personnes sont venues quérir leur exemplaire du bouquin. J'ai discuté avec tout le monde, terminant tranquillement les dédicaces à la maison, puis allant les livrer chacune à domicile : un très bon souvenir.

Auparavant, je pensais qu'en habitant en brousse, ma culture urbaine et ses fixettes spécialisées y seraient à jamais décalées, croyant d'emblée le public local hermétique à mes travaux... et je me trompais. Comme le Renard et le Petit Prince, il s'agit de s'approprier.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Pour ma génération, Annette Tison et Talus Taylor, le couple créateur de Barbapapa, a eu une influence considérable : très écolo, leur famille multicolore et transformiste habite une maison s'apparentant à une construction animale, belle articulation de cellules sphériques intégrée à la nature. J'adore les architectures organiques, et j'ai eu une autre révélation en découvrant le travail de Pascal Häusermann grâce au film *La Bulle et l'Architecte* de Julien Donada. Depuis, je me questionne sur l'absence de courbes dans la très grande majorité de nos constructions occidentales. Pourquoi s'obstiner à vivre dans des angles froids et durs, alors que nous sommes des êtres profondément organiques ? Pur concept, la « ligne droite » occupe une place démesurée, alors qu'elle n'existe pas dans la nature ? Vive Gaudí, Hundertwasser, et celles et ceux qui imaginent et expérimentent d'autres façons d'habiter ! Je reste fasciné par les habitations troglodytes, végétales, les constructions en terre, qui existent dans de multiples

cultures humaines depuis des millénaires. Or, je réalise que je dessine encore peu ces aspirations architecturales... À suivre, et peut-être à vivre !

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Cette question et ses possibles réponses en soulèvent d'autres : Qu'est-ce qu'habiter ? Être ou avoir ? Artiste, c'est quoi ? Une nature ou une posture ?

Dans mes propos revient souvent l'ancrage au lieu, au territoire, mais il s'agit surtout pour moi d'ouvrir le cercle humain, d'y rendre la vie possible, ce de façon créative et partagée. À mon sens, l'art est d'abord un état intérieur, une nécessité intuitive, un rapport et une sensibilité au monde que l'on développe enfant, et que l'on cultive plus ou moins secrètement adulte. En matière de création, l'artiste défini comme tel n'a d'ailleurs aucun monopole, tout le monde demeurant intimement artiste de son existence. En tant qu'individu, je cherche ma place dans la tribu, et j'entends par là même que chacune et chacun y trouve aussi la sienne. Je refuse qu'on mette l'artiste sur un piédestal, mais souffre qu'on le méprise. *Idem* pour toute personne soi-disant « différente » : la norme n'existe pas, qu'on se le dise. Comme la ligne droite, ce n'est qu'un concept, de surcroît très étroit.

Bref, « habiter quelque part », c'est pour moi être au monde, apprendre à devenir ami avec la vie, où les relations harmonieuses, respectueuses, m'apparaissent essentielles. Avant d'habiter quelque part, l'artiste vient de quelque part, avec son endroit et son envers. Personnellement, je suis donc natif de Saint-Nazaire, cité portuaire, et une large part de ma construction et de mon imaginaire est née de ma propre relation à cette ville particulière. Déménageant ensuite en Dordogne, j'y ai découvert

la nature et la vie rurale : un choc profond, culturel, cosmique et tellurique. Mon rapport à l'habitation découle de ces expériences fondatrices, qui se poursuivent à l'âge adulte. Plus initialement encore, nous venons toutes et tous d'un ventre maternel, d'une relation habitée en milieu organique, intime et si possible chaleureuse. Or, se loger et se lover, ne serait-ce pas un peu la même chose ?

Passionné d'ethnobotanique, mon frère Jérôme m'a dit un jour cette phrase formidable, qui peut en dire long : « Chez nous, c'est partout. »

Né le 22 mars 1968 à Saint-Nazaire, Loire-Atlantique, Olivier Josso Hamel découvre enfant le récit dessiné, suivi à l'adolescence par le rock'n'roll et le cinéma d'art et d'essai. Avec Laure Del Pino, il fonde en 1991 Brulos Le Zarzi, « Revue de curiosités en Bande Dessinée », puis voit ses travaux publiés par L'Association, Ego comme X, 6 Pieds sous terre et Les Requins Marteaux. Après *Douce Confusion* (2002), son premier ouvrage, il initie et coordonne *Fabuleux Furieux !* (2004), hommage collectif à Gilbert Shelton et son œuvre. Depuis 2008, il enseigne le dessin narratif.

Aujourd'hui, Olivier Josso Hamel mène un projet singulier intitulé *Au Travail*, où il sonde les fondations de sa construction artistique : autant de liens tissés entre dessin, récit, identités, figures, mémoires et filiations... Série évolutive de plusieurs livres, dont deux parus à L'Association en 2012 et 2017, *Au Travail* emprunte de nouvelles voies graphiques et narratives tout en souhaitant faire œuvre de partage et de médiation.

Charlotte de Ligneris

Où habitez-vous ?

Je vis dans un appartement de moins de 30 m², charmant et plutôt douillet, dans une rue calme à Nantes. C'est un ancien quartier ouvrier, avec des immeubles plutôt bas qui laissent passer pas mal de lumière, à quelques minutes à pied du centre. On y trouve des ruelles et des cours cachées, des ateliers d'architectes, de designers, des assos, un lieu alternatif et artistique précieux, quelques cafés, bars, et une excellente boulangerie.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivée là ?

J'ai trouvé cet appartement grâce à une amie, à la suite d'une rupture amoureuse qui m'a valu quelques errances dans la ville. Je déménageais souvent depuis plusieurs années. Déménager, c'est toujours un mélange d'angoisse et d'excitation, l'impression de démarrer un nouveau chapitre, l'occasion de se réinventer un peu. J'avais besoin d'un lieu où poser mes valises, pas nécessairement très

grand, mais confortable, et qui colle à mes petits revenus. Je dessine et je travaille en atelier, ce qui me permet de gagner de l'espace chez moi. Je suis plutôt attachée à mon lieu de vie, me sentir bien chez moi fait partie de mon kit de survie.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

J'aime son mur en pierre, son carrelage des années soixante, sa lumière du matin, la vue sur un ciel qui tombe bas et quelques toits, et surtout son calme. J'y entends les oiseaux, et des chauves-souris volent au-dessus de ma fenêtre l'été à la tombée de la nuit, ce qui me donne l'impression d'être à la campagne.

Aujourd'hui, en écrivant ces lignes, j'ai le projet de déménager. J'aimerais être à l'orée de la ville, me savoir à moins de 20 minutes à vélo de mon atelier, des cafés ou d'une salle de cinéma, tout en étant entourée de verdure.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

J'ai quelques meubles ayant une vraie valeur affective car ils ont appartenu à des gens de ma famille, d'autres ont été trouvés dans des brocantes, il y a des objets de créateurs, des plantes, beaucoup de tasses, des sérigraphies faites par des copains.

Je veille à avoir des objets qui égayent mon regard et me procurent un certain sentiment d'harmonie, ils ont tous un peu leur petite histoire. C'est pour ça que je ne suis pas une grande accumulatrice. Et si j'ai trop de choses chez moi, j'ai la passion du tri, ça me donne les idées claires... Comme une sorte de rituel hygiénique pour me sentir plus légère.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Ça dépend beaucoup des moments. J'aime sortir, marcher, boire des verres, comme lambiner, boire du café en écoutant la radio, lire, regarder par la fenêtre.

Mais ma force d'inertie n'est jamais très longue. Je vais me promener régulièrement, depuis quelques années, sur les bords de la Sèvres à Nantes, et quand j'ai le temps en bord de mer. Je vis ces marches en solitaire comme des petits reset, regarder la nature me donne l'impression de remettre mes boulons dans le bon sens.

La vie d'atelier en collectif et l'enseignement font aussi partie de mon quotidien, donc je suis souvent en mouvement. Le calme qui habite mon appartement peut être régénérant un jour, puis avoir l'effet d'un vortex anesthésiant le lendemain.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Comme beaucoup de monde, j'y entrepouse des livres, qui peuvent rester fermés pendant des années, et quand je les retrouve, c'est une nouvelle épiphanie. Je tiens beaucoup à certains qui sont comme des petits animaux de compagnie et apportent du réconfort ou redonnent de l'élan.

Rester chez moi me sert souvent à réfléchir, à me déposer, je pense qu'il y a tout un tas de trucs qui y sont en gestation, en silence. Je pense à ce dicton africain : « L'arbre qui tombe fait plus de bruit que la forêt qui pousse. »

Cet appartement a été un peu comme une forêt qui pousse.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Je suis à Nantes depuis presque neuf ans, je me sens attachée à cette ville et c'est un paysage qui devient familier.

Pour autant, je me suis rarement sentie appartenir à un lieu. Peut-être est-ce pour cela que l'idée de vivre « en bordure » me plairait. Ni tout à fait à l'écart, ni tout à fait dedans.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Il y a de nombreuses librairies et des lieux culturels, parfois plus confidentiels que d'autres, qui s'intéressent avec une vraie sensibilité à l'image imprimée, aux installations artistiques et au spectacle vivant (sans parler de cinéma). Notamment la Maison Fumetti, un lieu dédié à la bande dessinée et aux arts graphiques, avec un festival annuel en juin, des expositions, des rencontres et temps forts toute l'année. Tout cela est porté avec une formidable énergie par deux, trois salariés et une kyrielle de bénévoles motivés, pour la plupart autrices et auteurs qui donnent de leur temps. Ces énergies collectives sont précieuses et ont besoin de soutien.

Il existe aussi des aides à la création qu'il faut faire perdurer.

Cela étant dit, le contexte social est d'une grande violence pour certains, et j'ai parfois honte de ce qui se passe sous nos yeux. Nantes compte des associations d'entraide très actives. Mais je pense au financement d'un projet touristique et culturel tel que « L'arbre aux Hérons », une structure en fer et en bois qui coûtera des dizaines de millions d'euros et sera implantée dans une carrière. Le coût de la communication autour de cette installation donne déjà le tournis. C'est chouette de faire rêver les touristes, mais d'autres priorités posent réellement question : comment loger des jeunes exilés mineurs à la rue, soutenir les familles précaires, et leur donner le même accès à la culture.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Petite, je voulais vivre sur une presqu'île, et comme pas mal d'enfants j'avais la passion des cabanes.

Pas sûre d'avoir conservé mon intrépidité, ni d'avoir l'élan du bord de mer au quotidien, mais vivre près des arbres et d'un cours d'eau m'irait parfaitement. Et la possibilité d'aller retrouver des ami·es à la terrasse d'un bar en un coup de vélo (je ne suis pas encore tout à fait une adulte, je n'ai pas mon permis).

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Il me semble que tout le monde a besoin de son refuge pour créer. Chacun choisit son modèle, qu'il prenne la forme d'un bureau, d'un lit, d'un atelier ou d'un bunker, qu'il soit collectif ou solitaire, permanent ou changeant.

Me concernant, je pense à cette phrase de Virginia Woolf (issue de son journal) qui a pas mal rôdé dans mon appartement ces dernières années :

« Ce qui compte est d'aller très lentement ; de s'arrêter au milieu du flot : de ne jamais accélérer : s'allonger sur le dos et attendre que le monde secret de l'inconscient soit peu à peu habité¹. »

J'ai passé les trois premières années de ma vie en Indonésie, une bonne partie de ma jeunesse en banlieue parisienne, cinq ans à étudier à Strasbourg, six mois de fête londonienne, quelques années moins douces à Paris, et j'ai atterri à Nantes en 2011 pour y jeter l'ancre avec des copains.

1. *Quel soulagement : se dire « j'ai terminé »*, traduction Micha Venaille, Les Belles Lettres, 2018.

Je partage mon temps entre le dessin, la création
d'images sous diverses formes, l'illustration d'al-
bums jeunesse et l'enseignement. Je garde le reste
pour quelques escapades en bord de mer, en bord
de rivière et en bord de forêt.

Sophie G. Lucas

Où habitez-vous ?

23 m², deuxième étage d'un immeuble de sept étages, appartement 22, Nantes, France, à 40 minutes de la mer (Atlantique), à 5 minutes de l'Erdre (rivière), à 20 minutes de la Loire (fleuve).

Vue sur un balcon d'1,5 m² qui déborde de pots et jardinières (fleurs, plantes aromatiques, plants de tomates). Et au-delà de mon minuscule jardin, vue chaque jour renouvelée sur les feuillages de magnifiques arbres anciens, pins, platanes, bordant un parking sur lequel j'aurais une vue imprenable s'il n'y avait mes amis les arbres. Entre ma porte-fenêtre et les arbres, d'énormes câbles électriques que je ne vois plus, sinon les oiseaux qui s'y posent.

Voisine d'un couple de pies qui dort chaque nuit depuis plusieurs mois sur le rebord des volets d'une maison juste en face.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivée là ?

Quelque chose comme huit ans. Je suis arrivée là après l'échec d'une expérience de vie à la campagne, à une heure de Nantes. Cela s'est avéré être une épreuve, un isolement, une solitude subie, un mauvais choix de lieu de vie. Ce studio devait me permettre de me partager entre ces deux lieux, mais très vite il est devenu mon habitation principale. Mon abri, mon refuge. A suivi une séparation.

D'ici, de ce lieu, est née une forme de réapprentissage de mon autonomie, de ma liberté et de mon indépendance. Je suis repartie de zéro ou presque. C'est à partir de là que j'ai décidé d'organiser ma vie autour de l'écriture. Et donc d'être une semi-nomade. Accepter des résidences d'écriture, lectures, rencontres, ateliers, etc. Avec le temps, je me suis rendu compte qu'il m'était de plus en plus difficile de me poser en rentrant, de reprendre un travail d'écriture. Partir est devenu un arrachement. Dans le fond, je me suis révélée sédentaire. J'étais arrivée à un épuisement psychique, physique. Aujourd'hui je le paie de ma santé, et dois réinventer ma vie, et donc aussi mon lieu de vie.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Avant de grogner, je dois dire que j'ai de la chance d'avoir un lieu où vivre, d'avoir un toit au-dessus de la tête, de pouvoir payer un loyer chaque mois. Avec ma situation d'il y a huit ans, je suis sûre qu'aujourd'hui aucun propriétaire, aucune agence ne m'accepterait. Même si je paie toujours mon loyer quoi qu'il arrive, quoi qu'il reste sur le compte en banque.

Aujourd'hui, ce qui me manque, c'est de vivre avec mon amoureuse. Nous nous partageons entre deux lieux de vie, elle vit aussi dans un studio, donc aucune ne peut

déménager chez l'une ou l'autre. Et nos situations ne nous permettent pas de prendre un autre logement. Pour le moment.

Il me manque aussi de l'espace pour les livres.

Et un jardin.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

L'essentiel.

C'est-à-dire mon amoureuse à mi-temps, un mur de livres, ma collection de vinyles et la platine qui va avec, un ordinateur portable, mon chat Fantômette (d'ailleurs j'ai parfois l'impression que c'est moi qui vis chez elle), une kitchenette séparée de la pièce principale (j'adore cuisiner dans un joyeux bazar), une petite salle de bains mais suffisante, un morceau de ciel bleu ou gris (j'aime toutes ses couleurs), un peu de verdure au balcon.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

J'ai la chance d'habiter près de l'Erdre, où je descends régulièrement me promener. Je suis à 30 minutes à pied du centre-ville, à 20 minutes à pied du jardin des Plantes. Je suis une marcheuse de ville. J'effectue ainsi la plupart de mes déplacements. Mais ce que je préfère, c'est aller chercher la nature en ville, dans les parcs, sur les bords de l'Erdre, de la Loire.

J'aime sortir, d'autant que je vis dans un petit espace, mais il a pu m'arriver de rester enfermée chez moi deux jours sans sortir.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Là où je me sens le mieux pour écrire, c'est ici. Chez moi. Je peux écrire dans un café, dans un train, mais le retour à soi, les repères, c'est ici. Je ne sais si cela influe mon travail

d'écriture, mais cela a surtout des bénéfices sur mon bien-être, donc sans doute y a-t-il un lien.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Pendant très longtemps je ne me suis pas sentie chez moi à Nantes. Je suis née à Saint-Nazaire, j'y ai passé vingt ans, beaucoup de mes proches y vivent, et aujourd'hui, lorsque j'y retourne, je me rends bien compte que ce n'est plus « ma » ville. Finalement, je n'aime pas trop cette idée d'appartenance à une ville. Je ne me sens pas particulièrement nantaise même si c'est une ville plutôt agréable à vivre. J'ai vécu deux mois à Montréal, et je m'y suis sentie très vite chez moi. Comme je me sens chez moi lorsque je retourne chaque été dans le Marais poitevin. J'y ai des proches encore, je passais tous mes étés depuis l'enfance chez mes grands-parents dans cette maison qui est restée dans la famille. On s'y retrouve régulièrement. Je suis marquée par les paysages, les marais, les peupliers. C'est sans doute ce qu'on appelle ses racines, et pourtant je n'y vivrais pas.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Autant je suis pour la relocalisation de décisions, de productions, autant pour la question des artistes en général, il me semble que cela devrait être « traité » à un niveau national, et là, j'évoque la question du statut (quoique ce terme même n'est pas approprié, ça ne veut pas dire grand-chose. Aujourd'hui on remplit des documents où l'on coche la case « TPE ». Ai-je une tête de TPE ?) J'enrage tellement de la façon dont nous sommes (mal) traités, et la crise sanitaire que nous venons de traverser

a mis en exergue tous les travers, les manques nous concernant.

J'ai le sentiment qu'à Nantes on respecte les artistes. Il existe des structures, des associations, des festivals, des manifestations, des librairies, etc. Et ces choix participent de la reconnaissance d'artistes, les aident à vivre.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

« Je vis dans les bois. C'est le bout du monde, l'extrême limite de nos quarante-huit États. Il n'y a ni téléphone ni électricité dans la majeure partie de cette vallée, située dans le nord-ouest du Montana – la vallée du Yaak. [...]. La faune du Pacifique nord-ouest se propage sur nos terres, où elle côtoie la faune du nord des Rocheuses : loups, grizzlys, caribous, esturgeons, hiboux et aigles géants. [...]

Nous habitons une minuscule cabane en rondins, au bord d'un étang, qui est en fait le bras mort d'une rivière où des castors ont construit un barrage. Nous n'avons qu'un seul fourneau à bois pour chauffer la cabane. [...]

D'abord nous avons vécu dans des grandes villes, puis dans des petites bourgades : aujourd'hui, nous nous trouvons au bon niveau, près du socle des choses. [...] C'est comme si le monde avait toujours un sens, comme s'il était demeuré intact par endroits. Nous avons moins l'impression d'être usés, en proie à ces poussées d'adrénaline qui laissent le cœur en lambeaux [...]. Je m'efforce d'agir avec lenteur, à un rythme de longue haleine. Je m'efforce de regarder ce qu'il y a autour de moi. »

C'est un extrait du merveilleux livre *Le Livre de Yaak* de Rick Bass¹.

1. Publié en 1996 aux États-Unis et en 2007 chez Gallmeister (traduction Camille Fort-Cantoni).

Cela ressemblerait à mon idéal de lieu de vie. « Être au socle des choses ». C'est une sorte de Graal. Même si j'ai échoué à vivre à la campagne il y a quelques années, je n'envisage pas de déménager dans un autre appartement. J'étouffe en ville. Je rêve d'autre chose. D'espace.

Aujourd'hui, je suis à un tournant de ma vie. Des événements qui poussent à se réinventer. Et donc, avec des amies, et mon amoureuse, nous cherchons un lieu de vie à partager. Un truc collectif, joyeux, solidaire, amicale. Pas comme une communauté. Plutôt des espaces personnels pour chacune et des espaces à partager, comme un grand potager, une bibliothèque, un four à pain, un atelier, des chambres d'amis, du matériel en partage, etc. Un idéal raisonné en quelque sorte.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Je serais bien en peine d'avoir une opinion pour tous les artistes. C'est propre à chacun, chacune. Je suis admirative par exemple des écrivains voyageurs, que je lis régulièrement.

Le lieu d'habitation des artistes est peut-être leur corps : la tête, le cœur, le ventre. C'est de là que naît la création. C'est avec soi que l'on crée.

S'il devait y avoir une revendication (je ne peux m'en empêcher), je crois surtout que l'on devrait permettre à tous les artistes de créer dans les meilleures conditions, à savoir avoir un minimum pour vivre (statut à inventer ? meilleure rémunération ?), et donc ne pas s'épuiser à courir après des lectures, ateliers, résidences où l'on vous presse comme des citrons, et d'ailleurs, à la fin, on ne sait plus où on habite...

Née dans l'ouest, vit toujours à l'ouest, carrément à l'ouest.

Se révélant à peu près inapte à toute autre chose sinon à faire du vélo et des crêpes, je m'obstine toujours en écrivant des portraits de poètes pour la maison de la poésie de Nantes (Gare maritime), un journal depuis l'âge de 16 ans, des listes de courses que j'oublie avec régularité, des lettres (oui), et des livres plus ou moins épais, plus ou moins poétiques depuis 2005, aux éditions L'Idée Bleue, Potentille, Les États Civils et la Contre Allée. Fatiguée de dire et d'entendre dire que mon écriture se partage entre une démarche autobiographique et une approche sociale-documentaire. Donc je ne le dirai plus. J'anime des ateliers d'écriture en milieu scolaire et pénitentiaire mais je rêve toujours d'une autre vie à faire pousser des pommes de terre (parce que ça rime) (mais pas seulement) et à écrire.

Paul Martin

Où habitez-vous ?

J'habite à Lille, dans la partie gentrifiée d'un quartier populaire, à moins que ça ne soit l'inverse. Je partage avec ma compagne, nos deux filles et un chat une maison du XIX^e siècle avec un petit jardin. C'est un endroit tranquille dans une petite rue d'un quartier animé, près du marché de Wazemmes.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé là ?

Pendant les années 1990, ma compagne et moi avons vécu à Paris puis avons déménagé à Lille, parce que c'est là que se trouvait son travail. Mon employeur (le journal *Astrapi*) était d'accord pour que je ne vienne à la rédaction que deux jours par semaine.

Nous avons été obligés de quitter notre appartement de location en 2000. Nous n'avions pas vraiment envisagé de devenir propriétaires, mais c'était possible à ce moment où le marché de l'immobilier était encore bas et les prêts

abordables, et nous avons donc décidé d'acheter. Nous avons eu la chance de trouver cette grande maison dans un quartier central et agréable, et à un prix plutôt bas, et nous nous sommes retrouvés propriétaires sans l'avoir planifié. Nous avons commencé à la remplir de livres, de machins glanés dans les braderies, puis d'enfants, ce qui n'était pas non plus notre projet quelques années plus tôt. Nous sommes arrivés dans cette petite rue en même temps que pas mal de couples de notre âge et de classe moyenne comme nous. Les anciens de la rue étaient souvent des personnes modestes et âgées. Au cours des années, ils ont cédé la place à des nouveaux venus, et tandis que les prix augmentaient, nous avons vu arriver des voisins plus riches et beaucoup plus bourgeois.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

J'aime pratiquement tout : l'espace, le calme de la rue, ses pavés disjoints et ses herbes folles, le quartier vivant et encore assez mixte socialement, la proximité de personnes qui se connaissent et s'entraident volontiers, les chats, le caquetage des poules élevées par les voisins, les friteries, les kebabs et les marchands de falafels, les cafés et le grand marché tout proche. Je peux facilement aller à pied ou à vélo un peu partout dans Lille (qui n'est pas immense) et en métro un peu plus loin dans l'agglomération (qui s'étend jusqu'en Belgique), ou en voiture et en train encore plus loin.

J'aime vivre dans une vieille maison, les endroits trop neufs et rationnels me déplaisent. J'apprécie d'avoir un très grand bureau décoré de bric et de broc où il m'arrive même de travailler (quand je veux me concentrer, je descends parfois écrire dans la salle à manger ou le jardin).

La maison n'est pas ultra rangée ni toujours très propre, il y a des trucs cassés et d'autres qui marchent mal, mais c'est aussi comme ça qu'elle est vivante.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Des cartons de livres et de papiers, des dinosaures en plastique, des peintures faites par ma mère, le chat qui fait la sieste, un poster représentant un carrefour de Hanovre en 1963, une énorme boule gonflable verte sur laquelle ma fille cadette se juche parfois, une télé, des ordis un peu partout, le chat en train de manger, des tables souvent couvertes de papiers, une cuisine étroite comme un couloir, une véranda où il fait trop chaud en été et trop froid en hiver mais parfaite pour boire une bière vers 21 heures en juin, le chat qui veut sortir, des matelas d'appoint permettant de faire dormir une dizaine d'ados, un grenier plein de vieux magazines que je rangerai sûrement le trimestre prochain, le chat qui veut rentrer, une cave avec une citerne d'eau de pluie qui alimente les chasses d'eau quand elle n'est pas en panne.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Oui, pour aller aux puces le dimanche matin, pour aller boire un café à la terrasse d'un bistrot, pour faire du vélo dans le parc et y saluer les canards, les lapins, les chèvres, les pélicans et les gibbons du zoo. Je vais faire les courses pratiquement tous les jours, j'ai du mal à stocker plus de quarante-huit heures de nourriture.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Il me donne le confort suffisant pour travailler tranquille. Mais je suis incapable de dire s'il influe le contenu de mon travail, je pense que je pourrais imaginer les mêmes histoires n'importe où, en fait.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Oui, totalement.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

C'est une ville où il est possible d'être artiste. Les logements sont chers, comme dans beaucoup de grandes villes à moins de deux heures de TGV de Paris. Donc c'est un problème. Mais il existe aussi des lieux, des ateliers et des anciens espaces industriels où ceux qui ont besoin de place peuvent trouver un coin. Les artistes que je fréquente ici sont plus des comédiens que des auteurs ou dessinateurs, ils n'ont pas les mêmes contraintes. Lille reste un îlot plutôt riche et privilégié au milieu d'une région avec d'énormes difficultés sociales. Ça n'empêche pas d'être artiste, mais cela donne souvent une coloration au travail.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Un manoir gothique isolé et battu par les vents, mais pas plus de quelques minutes par jour, le reste du temps étant à vingt-quatre degrés avec une pluie rafraîchissante de temps à autre. Il y aurait des passages secrets, une salle de billard, une pièce avec des cartes mystérieuses et une tenue de scaphandrier, et un jardin immense, plein de statues bizarres, ainsi qu'une grande pelouse avec une herbe parfaite pour s'y rouler et des arbres séculaires pour faire la sieste à l'ombre.

Le tout serait entretenu par un vieux couple sympathique d'activistes écolo-anarchistes très bons jardiniers, bricoleurs et cuisiniers, qui d'une façon où d'une autre pourraient être rémunérés avec justice sans me donner l'impression d'être un bourgeois exploitateur. Et ça serait à

cinq minutes à vélo du centre-ville. Et on descendrait en douceur quand on en partirait, mais ça ne monterait pas quand on y reviendrait.

Sinon, la maison où je vis actuellement me convient très bien.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Il n'y a aucune règle en la matière.

Je suis né à Nantes en 1968, ville que j'ai quittée à 18 ans pour aller faire des études à Lille. Après avoir travaillé à la rédaction du journal *Astrapi*, j'ai décidé en 2017 de devenir auteur indépendant : je continue à écrire des scénarios de BD, des textes et des jeux pour Bayard, et je suis également auteur de romans jeunesse. Il m'arrive aussi de contribuer à des journaux destinés aux adultes, et j'aime dessiner des trucs, souvent pour faire rire mes amis sur internet.

Marie-Domitille Murez

Où habitez-vous ?

Jusqu'à récemment je vivais à Tours, enfin mes meubles y vivaient et moi, en tournée, en rêvant d'une maison écolo au milieu des bois, au milieu du silence.

Et puis pouf ! Confinement, pandémie tout ça. Tout d'abord j'ai rencontré mon appartement : 45 m² au rez-de-chaussée (pratique avec les harpes), cuisine équipée, un parking (pratique avec les harpes) en plein centre-ville entre deux boulevards, à 10 minutes à vélo de tout le nécessaire et de la gare (pratique avec les harpes)... Pratique mais pas très sexy. Très rapidement, le bruit de la ville m'a rendue chèvre et j'ai alors fui notre relation vouée à l'échec en tournée, puis en randonnée, puis chez des amis... Partout, mais pas chez moi.

Et puis l'amour a frappé à ma porte et l'amour vit à Die, dans la Drôme, au pied du Vercors. Alors d'abord on s'y confine, puis on s'y rêve, puis on range toutes ses affaires dans des cartons qu'on stocke au fond d'un garage dans la Loire en attendant de trouver un chez-nous.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivée là ?

Au commencement je vivais à Lyon, j'y suis arrivée en 2008 pour mes études qui se sont finies en 2017, un peu en solo, un peu en coloc, un peu en duo. Mon master en poche, je travaillais déjà beaucoup et j'avais du mal à vivre le retour à Lyon entre les contrats. Cette ville est épuisante, trop de monde, trop de bruit, trop. Alors j'ai plaqué la ville et mon mec de l'époque pour Dijon : petite ville, séduisante avec son architecture superbe et sa gastronomie. Mais j'ai rapidement déchanté... Quand on passe entre un et sept jours par mois chez soi, c'est très difficile de rencontrer des gens, surtout célibataire et sans enfants. Tours, c'était le choix pratique. Avec le département de musique ancienne du conservatoire, une communauté s'y est installée. En région Centre pour me déplacer partout en France, proche de Paris, moins cher, plein d'amis... Contrairement à Dijon où j'avais un sublime appartement glacial dans un hôtel particulier au deuxième étage place des Ducs-de-Bourgogne, cette fois-ci, j'ai opté pour un logement simple et efficace, une sorte de grotte où l'on range la harpmobile et où l'on attend la prochaine destination.

Tout ceci était très insatisfaisant et je me surprénais de plus en plus à rêver de nature, de village, de beaux paysages... Tours est une ville sympathique mais il est certain que la nature aux alentours ne me régalaient pas.

Et parfois, les rêves se réalisent. En découvrant Die au bras de mon amoureux, je me sens enfin installée alors que je n'ai aucun mur à moi, mes affaires sont éparpillées entre la maison que mon compagnon partage avec son ex et ses deux enfants et une coloc en habitat groupé. Mais j'ai mes harpes, je joue, je vis et la nature tout autour de moi me procure une sérénité immense qui me comble.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Parfois la vie en communauté demande beaucoup d'effort, ce qui n'est pas toujours évident à fournir, mais avec le climat actuel le collectif est nourrissant et rassurant. Et pourtant, à force de vivre seule, j'ai un vrai côté ours mal léché au quotidien ! Mais j'apprends à me préserver et à préserver les autres d'éventuels coups de pattes, c'est toujours utile. Ce qui me plaît ici, c'est le nombre d'habitants, la petite taille du centre-ville, la vie en collectif, la proximité de la nature, un terrain de jeu immense face à mes envies de trail, de ski, de randonnée. Et puis je me sens vraiment accueillie ! Pour une fois je rencontre plein de gens intéressants qui me donnent une réelle envie de me poser, de m'installer.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Pas grand-chose à moi en dehors de mes instruments, des fringues et des livres. Mais il y a tout ce qu'on trouve habituellement dans un logement avec plein de gens en plus. En lisant cette question, la première idée qui m'est venue est : « Des enfants et des gens. » De la vie, en d'autres termes.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Comme expliqué plus haut, je suis dehors la plupart du temps. Beaucoup de sport en extérieur et puis juste l'envie de profiter de l'air pur, de la campagne, du calme !

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Il est compliqué de savoir si c'est ce lieu ou tout ce qui l'accompagne, mais je trouve enfin la motivation de réaliser un projet personnel autour d'un album solo. En réalité,

c'est difficile de travailler en étant éparpillée dans plusieurs logements et j'ai mis un certain temps avant de trouver le rythme qui me convenait. Moi qui avais l'habitude de jouer entre deux et huit heures quotidiennement, j'ai considérablement réévalué mon programme. Plus efficace et plus détendue surtout. Maintenant, je travaille avec une vue sur le Glandasse (une montagne locale). En décembre, je suis allée enregistrer un teaser et un nouveau titre pour l'album d'une amie. J'étais coincée dans un théâtre stéphanois, mais je voyais passer devant mes yeux les paysages que je regardais au moment où j'ai composé la musique à la harpe. C'était merveilleux.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Petit à petit je m'y installe...

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Il n'y a pas de volonté politique dans ce sens mais la communauté artistique hétéroclite donne beaucoup d'élan à cette ville.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Un lieu autour de l'inspiration en matériaux naturels où la nature serait centrale. Cela fait plusieurs années que je me rêve en train de jouer dans une pièce en bois avec une belle hauteur sous plafond et des vitres larges et généreuses laissant entrer la nature. Un lieu confortable et apaisant où je puisse me ressourcer en rentrant de tournée. Un logement chaleureux qui m'inspire où je puisse accueillir mes amis. Un endroit où je puisse à la fois savourer mes envies de solitude et la vie en collectif.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Les artistes devraient vivre dans un lieu qui les nourrit, qui les inspire. Pas dans un lieu pratique et utile pour enchaîner les contrats.

Je tente ma chance :)

Marie-Domitille Murez obtient son DNSPM en 2014 dans la classe de Fabrice Pierre au Conservatoire national supérieur de musique de Lyon et intègre en 2012 la classe de harpes anciennes d'Angélique Mauillon, également au CNSMD de Lyon. Sa passion pour cet instrument ne cesse de croître au contact de son professeur, et elle décide de consacrer tout son temps à la découverte de ce répertoire et partager son travail entre la harpe triple et la harpe gothique. Son parcours l'amène à travailler avec Mara Galassi en Italie et à Bâle. Elle se perfectionne aussi en musique médiévale, pour laquelle elle reçoit les conseils de Pierre Hamon, Anne Delafosse ou encore Baptiste Romain. Elle est cofondatrice de l'ensemble de musique médiévale ApotropaiK avec lequel elle remporte en novembre 2017 le premier prix du concours des Journées de la musique ancienne à Vanves et le prix du festival Jeune talent Sinfonia en Périgord. En 2017, elle obtient son master de harpes anciennes à l'unanimité mention très bien. Marie-Domitille se produit et participe à plusieurs enregistrements avec des ensembles tels que Pygmalion dirigé par Raphaël Pichon, I Gemelli dirigé par Emiliano Gonzales-Toro, Correspondances dirigé par Sébastien Daucé, Le Concert

d'Astrée dirigé par Emmanuelle Haïm, Le Banquet
Céleste, Les musiciens de Saint-Julien avec François
Lazarevitch ou encore l'ensemble Céladon.

Noémie Sonck

Où habitez-vous ?

Depuis deux jours, je revis à Paris.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivée là ?

J'ai quitté la campagne ce week-end, après six mois passés dans la maison entourée de champs de mes parents. Il y a encore un semestre, j'avais un petit appartement au bord de la mer, un studio, ce terme est celui que l'on donne également aux ateliers d'artistes.

J'ai habité ce petit espace avec jardin ensoleillé et air iodé pendant trois ans. Un ressourcement après quelques années de nomadisme parisien fait de colocations, de sous-locations, de canapés et d'hôtels.

Et puis, la côte d'Azur n'ayant plus de secret pour moi, j'ai eu envie de découvrir la Californie. C'était mieux de ne pas avoir à payer mon loyer durant ce séjour. J'ai donc quitté le sud de la France, où j'avais déjà passé cinq

années lorsque j'étais étudiante, et je suis « remontée » chez mes parents, en région parisienne.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Je viens d'emménager chez une amie, je pensais ne plus revenir vivre à Paris. Il n'y a pas la mer, mais la Seine d'un côté et le canal Saint-Martin de l'autre me font l'effet du littoral. Aussi, ça sent bon la campagne, les cent cinquante chevaux répartis sur les quatre hectares d'écuries façon Versailles me font relativiser la densité incroyable de population que connaît cette ville.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Des chevaux et des hommes.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Oui et non. C'est quoi « chez moi » ? Je suis déjà dehors lorsque je suis chez moi. Je suis chez moi partout, même quand je sors. Pour rentrer, pour me sentir chez moi, je médite tous les soirs vingt minutes.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Je ne peux pas encore le dire, je pressens qu'il va être question de mouvement. Mon atelier est encore à une heure et cinquante et une minutes de chez moi en prenant le meilleur itinéraire, par la route nationale, en évitant les autoroutes et les péages ou à cinquante et une minutes par l'autoroute de l'Est, avec des péages et des autoroutes obligatoires, un itinéraire alternatif, et je peux y arriver aussi en prenant la D33.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Je suis plutôt à l'aise, j'ai grandi en région parisienne, j'ai vécu à Paris il y a quelques années. Être à Paris quand on est artiste, dans l'inconscient collectif, c'est « *the place to be* », Berlin ou Los Angeles suscitent le même intérêt. Pour ce qui est du logement, à savoir un très spacieux et confortable appartement, je m'y sens bien. Le fait de ne pas être en possession des murs que j'habite génère autant de liberté qu'il peut en soustraire. N'est-ce pas là le principe de toute chose ?

Liberté *versus* sécurité, telles sont les questions actuelles.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Un de mes amis vient d'obtenir un atelier d'artiste, avec logement. Il vit dans un espace qui lui coûterait quatre fois ce qu'il paye actuellement s'il ne s'agissait d'un bail social de la ville de Paris. Son espace à vivre est grand et refait à neuf, la partie atelier, avec sa hauteur sous plafond, accueille une lumière directement puisée du ciel et la vue que confèrent ses grandes baies vitrées n'a d'égal que le silence quasi rural dû au renforcement du bâtiment.

Alors, oui, je trouve que ma ville traite bien les artistes, dès lors que vous remplissez les conditions d'attribution et que vous présentez votre dossier, si vous avez la patience d'attendre vingt ans que l'on vous attribue un logement, oui, vous pouvez considérer que vous êtes chanceux d'avoir élu domicile à Paris.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Je viens d'envoyer une vidéo de huit secondes prise

depuis ma fenêtre, il pleut, ma sœur qui vit dans le Var va la recevoir les doigts de pieds en éventail sur une plage qui fait face à l'île de Porquerolles.

Voilà à quoi ressemblerait mon lieu d'habitation idéal : des plages, une île, le soleil, des galeries et des galeristes qui aiment la peinture, des collectionneurs, la nature, des voitures, des vélos, mais pas trop, des musées et des théâtres, mais beaucoup de forêts, des touristes et des endroits tranquilles.

Un grand jardin pour mon petit chien, de la lumière, un atelier de 100 m².

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Les artistes sont des artistes dès lors qu'ils ont un espace pour s'exprimer, j'entends par espace, un contexte, une occasion. Si l'on se pose la question du lieu, on se pose également la question du temps. Est-ce que l'on est artiste seulement lorsque le statut social est officiellement reconnu, que des contrats sont signés, les ventes d'œuvres très régulières et suffisamment conséquentes pour n'avoir plus que le souci de la création ? Si c'est cela être artiste, alors habiter quelque part n'est pas un problème. Si, au contraire, il s'agit de trouver le lieu et le temps qui permettent de pratiquer une forme d'art, quelle qu'elle soit, tout en répondant à des impératifs quotidiens, alimentaires, financiers, administratifs et autres logistiques triviales, alors, dans ce cas précis, habiter quelque part n'est pas nécessairement la première urgence. Toutes les conditions qui supposeront qu'un minimum d'espace-temps est disponible pour penser, inventer, écrire, peindre quelque chose sont toutes des conditions qui se valent.

Née en 1984, Noémie Sonck est peintre.
Elle vit et travaille à Marseille, Avignon et Paris

Séverine Vidal

Où habitez-vous ?

Je vis avec ma famille dans une maison située tout au bout d'un chemin, au bord de la forêt, en Gironde.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivée là ?

Il y a quelques années (c'était en 2015), nous avons tous eu un ras-le-bol inouï de la vie en banlieue parisienne. Tout nous donnait envie de la fuir, malgré le fait que nous y avons (presque) toujours vécu, que notre famille et nos amis y habitaient aussi. Les arguments ne manquaient pas... En vrac : la météo, les attentats et, avec eux, la peur diffuse, constante, et puis cette grisaille quotidienne, le décor (succession de ronds-points, de centres commerciaux, de résidences semblables les unes aux autres.

Nous avons décidé, comme dans le film *Away We Go* (de Sam Mendes), de choisir un endroit où vivre. Nos premières recherches étaient guidées par les propositions d'emploi que mon mari trouvait, liées à son métier d'alors

(il était webmaster en médiathèque). Nous le suivions là où il passait des entretiens, Rennes, Montpellier, Sète, nous imprégnant des lieux, de l'atmosphère, visitant des maisons... Aucun coup de cœur jusqu'à un jour de juin 2016. Jérôme avait vu une annonce professionnelle près de Bordeaux et en avait profité pour visiter quelques maisons repérées sur le net. Il m'a appelée et m'a dit : « Prends le train, rejoins-moi : je viens de passer deux heures au paradis ! »

Le lendemain, nous revenions ensemble voir ce lieu qui avait un nom, Les Collines. Dans un minuscule village, au bout d'un chemin, j'ai d'abord vu des pins immenses, puis la maison aux volets bleus qui se dessinait dans le fond. Nous nous sommes garés, déjà émus. J'ai fait quelques pas dans le jardin et me suis effondrée en larmes. J'avais la sensation, intense, brûlante, apaisante aussi, d'être arrivée chez moi, chez nous. Finalement, Jérôme n'a pas eu le poste à Bordeaux mais peu importe ! Il a décidé de changer de métier (il est devenu brasseur, sa bière, bio, s'appelle *Folie*) et nous avons organisé notre nouvelle vie autour de cette maison, de ce jardin, de cette forêt. Le coup de cœur a été familial : les filles ont été conquises dans la seconde, mon fils, qui ne vivait plus avec nous, a lui aussi tout plaqué pour nous rejoindre. Il a dit « Je ne repars plus », tellement cette maison l'inspirait (il est musicien).

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

C'est un lieu magnifique mais simple, où la nature est puissante. L'ancienne propriétaire était une céramiste anglaise folle de jardin : il y a des fleurs partout, sauvages, de la couleur et de la vie. Plein de coins différents où s'installer selon le temps. Des potagers, un verger, une forêt,

une petite rivière. La maison est une ancienne ferme, de bois et de pierre, ancrée dans la verdure. Lilas, mimosas, vigne, eucalyptus, palmiers, althéas, rosiers, glycines folles.

Il n'y a rien que je n'aime pas, vraiment. Je trouve que c'est un endroit magique, qui continue à l'être encore quatre ans après, qui nous protège et nous porte. Ah, si, peut-être : ici, la voiture est indispensable.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Beaucoup de rire. De la musique. De l'amour. Des tablées joyeuses, de grands enfants, leurs copains et copines. Des projets. Un chien, un ou deux chats selon les jours, une tortue, des poules et un coq, une caravane qui s'appelle Bibiche et qui fait office de chambre d'amis. Des livres, de la bière, beaucoup de fleurs, un vieux sauna, des amis qui passent, qui restent, qui donnent leur nom à des chemins.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Depuis que nous vivons ici, nous partons moins en vacances : nous n'en ressentons plus le besoin. On se sent protégés. Mais on veille à ça : que cette sensation de « protection » ne devienne pas quelque chose qui nous enferme. On a mis beaucoup de collectif dans notre vie, on est dans un gros projet de coworking solidaire (et paysan) à cinq minutes de chez nous, avec des vigneronnes, une maraîchère, une recycleuse de cuir. On a eu la chance de rencontrer très vite des gens chouettes, et de s'être fait des amis. Donc on sort de chez nous, mais on aime vraiment rentrer ! Professionnellement, j'ai beaucoup plus de mal à enchaîner les déplacements : partir est un petit arrachement. J'ai donc choisi de faire moins de rencontres scolaires.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Je crois qu'avant, j'écrivais en réaction à mon lieu d'habitation, pour le fuir peut-être ; de la même façon que je partais à chaque période de vacances, loin. Et que les retours se faisaient toujours la boule au ventre.

Maintenant, c'est l'inverse : cette maison m'inspire. Je ne peux écrire qu'ici. Je ne sais pas ce que ça a changé sur ma façon d'écrire et si ça se ressent dans mes textes. Ce lieu a bouleversé quelque chose en moi, m'a ancrée. Peut-être la présence des arbres ? Je marche dans la forêt, j'y trouve l'apaisement, et sans aucun doute une vraie énergie créatrice.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Oui, c'est exactement ça. Avant je vivais quelque part et je m'en accommodais. Maintenant, je sais que je suis chez moi.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

Je ne crois pas que notre ancien maire se préoccupait beaucoup de l'art et des artistes... Mais tout va changer : une petite liste de citoyens a remporté les élections municipales. Un projet de gouvernance partagée, écolo et solidaire, se met en place, à tout un tas de niveaux. Alors... nous verrons !

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Un lieu avec lequel chaque membre de la famille entretient un lien fort. Un lieu qui peut accueillir. Un lieu qui pourra évoluer dans le temps, s'adapter aux arrivées et aux départs.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

On habite toujours quelque part, parfois dans le souvenir d'un lieu lié à l'enfance et qu'on a perdu. On peut habiter une maison rêvée. Ou un paysage.

J'ai commencé à écrire à huit ans... les chansons du groupe de rock monté avec mes cousines. Pas de public à part notre grand-mère, et pas d'instruments non plus sauf ceux qu'on avait fabriqués avec le carton des courses et un peu de ficelle. C'est devenu sérieux beaucoup plus tard. J'ai compris que j'aimais écrire en faisant écrire les autres (mes élèves). Il y a eu un livre, deux, et puis j'ai arrêté de compter. J'ai cessé d'enseigner en 2011. En fait, ce n'est pas vrai : rien n'est devenu sérieux et c'est ce que j'aime. J'écris tout près de mes personnages et je ne les lâche jamais.

Chantapitch Wiwatchaikamol

Où habitez-vous ?

Dans un appartement, Paris XVIII^e, France.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivée là ?

Je suis arrivée officiellement dans cet appartement le 17 janvier 2017. C'est un choix personnel et assumé d'être en colocation avec ma meilleure amie. Au fil des années, j'ai habité dans les V^e, XX^e, II^e et puis XVIII^e. Je crois que ce quartier me plaît énormément.

Je suis naturellement sédentaire, et jusqu'à présent, être nomade était un choix assez extrême pour moi. L'odeur et la lumière de mon propre espace me réconfortent. Mais on ne sait jamais, un jour je changerai peut-être mon avis.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Le papier peint « forêt tropicale » a totalement gagné mon cœur depuis le début !

Plus l'appartement est remis en état, plus la relation avec ma colocataire s'améliore. Ça s'est reflété indirectement pendant les travaux de rénovation de la salle de douche. Quand ça a été terminé, et la période avant-après le confinement, nous avons bien rangé nos affaires ainsi que notre vie. Du coup j'ai plus apprécié mon espace de travail et de vie. Personnel, pratique et esthétique, et moins bordélique visuellement.

Il me manque seulement de jolies boîtes pour mes documents et du matériel.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Un salon, une petite cuisine, les deux chambres à dormir et une très belle salle de douche et des toilettes, rénovées il y a un ou deux ans.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

50/50 pour sortir et rester chez moi.

Avec mon métier, je sors pour travailler habituellement et je préfère faire la post-prod (retouche et montage) chez moi plutôt qu'à l'espace de coworking.

C'est une question de tranquillité, de bruit, et de luminosité pour l'écran.

Par exemple, avec le confinement, être chez soi pour plusieurs jours sans sortir ne me dérange pas tellement. Car je suis en coloc, du coup, je me sens moins seule. De toute façon, j'ai toujours des trucs à faire et j'adore ne rien faire et réfléchir dans un canapé.

Sinon j'aime aussi sortir seule ou avec des amis dans un café, une librairie ou me balader, cela me rafraîchit la tête et le corps.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Tout et le silence du matin.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

Depuis la fin de 2020, oui ! Avant ce n'était pas le cas.

Je crois que c'est plutôt l'état d'esprit et aussi le confinement qui donnent un coup de pouce. Après avoir décidé, depuis fin juin 2019, de prendre ma vie en main en ne faisant que des projets auxquels je crois. Et boum ! L'an 2020 avec la Covid-19, le break qui m'a permis de réfléchir et de continuer plus dans ma direction. Peut-être moins de quantité mais plus de qualité.

Je suis thaïlandaise et j'ai grandi à Bangkok, mais je peux dire que la maturité, je l'ai acquise à Paris. Je me sens plus à l'aise et libre (d'expression) à Paris qu'à Bangkok. Du coup, les haut et bas des expériences me font me sentir chez moi dans n'importe quelle ville, Paris, Bangkok ou ailleurs.

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

À Paris, OUI ! Les Français et étrangers qui exercent ce métier ou travaillent dans le domaine créatif ont une grande chance.

À Bangkok, il y a des gens qui font des études en UE et aux USA et décident d'ouvrir de plus en plus de galeries d'art, et d'investir pour supporter des artistes, mais cela reste un petit groupe.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Bien agencé et pratique (proportion et économie d'énergie, vent et soleil, pour utiliser le moins possible la

climatisation pendant l'été). Construit avec des matériaux eco-friendly.

Haut plafond, en blanc crème et coloré par de beaux objets, avec un grand soleil pour les plantes, la lumière naturelle et artificielle qui diffuse. Avec une grande cuisine et une jolie salle de bains, en blanc crème. De taille moyenne, avec un jardin.

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Aucune idée pour les autres. Personnellement, c'est d'abord dans la tête et l'esprit que j'habite, ça me lie à la réalité. Et puis je peux vivre n'importe où, je m'en sors plus ou moins.

Née à Bangkok, j'ai décidé de venir à Paris
en septembre 2009.
Je suis photographe et vidéaste.

Otto Zinsou

Où habitez-vous ?

J'habite rue de la République. Soit dans la rue principale de la ville de Saint-Denis (dans le 93, en banlieue parisienne) qui mène à la célèbre basilique. Mon immeuble se situe entre une pharmacie et un PMU, au dernier étage.

Quand, comment, et pourquoi êtes-vous arrivé là ?

Avant d'emménager dans mon appartement actuel, j'habitais déjà en colocation à Saint-Denis depuis 2016, quelques rues plus loin. Une place s'est libérée et j'ai sauté sur l'occasion. Quitter le domicile de mes parents est l'une des meilleures choses qui me soit arrivée. L'avantage de Saint-Denis, en plus du mélange culturel, c'est sa proximité avec Paris et ses loyers beaucoup plus attractifs.

Et en réalité, je suis un sédentaire qui est nomade malgré lui, car je suis constamment en déplacement à l'étranger pour travailler en tant que mannequin.

Qu'est-ce que vous aimez/n'aimez pas dans votre lieu d'habitation ? Est-ce qu'il vous manque quelque chose ?

Je n'aime pas l'odeur de clope dans la cage d'escalier qui s'infiltré parfois jusque dans mon appartement. En revanche, j'adore celle du café qui s'en dégage chaque jour, en milieu d'après-midi.

Au-delà de ça, j'ai la chance de pouvoir dire que je ne manque absolument de rien.

Qu'y a-t-il dans votre logement ?

Du soleil. Des plantes, beaucoup. Des néons de toutes les couleurs. Du parquet. Des miroirs. Des livres. Des habits. Et un grand lit.

Est-ce que vous aimez sortir de chez vous ?

Je répondrais que « ça dépend ». J'aime me balader au parc près de chez moi, je m'y rends plusieurs fois par semaine. Mais dans la majorité des cas, et parce que je ne suis bien que chez moi, plutôt pas. Sortir de chez moi, et notamment pour aller dans Paris même, génère souvent beaucoup de stress et d'appréhension. Je me sens vite agressé, étouffé, par le bruit, les gens.

Quelle influence ce lieu a-t-il sur votre travail créatif ?

Mon appartement a une influence directe sur mon travail et inversement. J'ai repeint, en plusieurs étapes et sur plusieurs mois, l'intégralité des murs. J'ai beaucoup de plantes dont je m'occupe avec grand soin et je fais régulièrement des renouvellements d'énergie en brûlant de l'encens ou de la sauge. Autant de choses qui participent à faire de mon lieu de vie un endroit chaleureux et accueillant. Le bien-être procuré par l'atmosphère qui règne ici me nourrit d'une énergie positive qui accroît ma capacité d'être inspiré et de créer.

Est-ce que vous vous sentez chez vous dans votre logement et dans votre commune ?

J'ai la chance de me sentir chez moi lorsque je suis chez moi. Ce qui ne va pas forcément de soi, mais j'ai de la chance que ce soit mon cas !

Est-ce que vous trouvez que votre commune traite bien les artistes ?

La ville de Saint-Denis regorge d'initiatives et de lieux culturels comme le théâtre de La Belle Étoile et Gérard Philippe, le 6B, la Briche, l'Atelier Fratellini, le cinéma L'Écran.

Malgré tout, il serait difficile de parler de « bon traitement » des artistes lorsqu'on sait que tous ces endroits sont fermés depuis un an. Mais, en l'occurrence, cette décision relève plus de la politique nationale qu'autre chose.

À quoi ressemblerait votre lieu ou mode d'habitation idéal ?

Au risque de sembler un peu cliché (et peu communiste), je l'imagine avec de grandes baies vitrées donnant directement sur une magnifique piscine. Où ? Je ne sais pas. Mais forcément plus au sud. Vers moins de pollution, plus de nature et plus de soleil. Avec qui ? Je ne sais pas non plus. Mais il y aura au moins un chien dans l'équation !

Les artistes doivent-ils habiter quelque part ?

Les artistes doivent habiter partout puisqu'ils sont ceux qui subliment le réel et qui donnent ses couleurs au monde.

Ancien étudiant en master « Genre, politique et sexualité » à l'EHESS, Otto Zinsou conjugue maintenant deux activités professionnelles qui sont la photographie et le mannequinat. Il travaille pour la première fois en tant que photographe en mai 2017, à l'occasion de l'opening de la Jeudi OK, soirée parisienne queer se déroulant chaque jeudi dans le célèbre club parisien le Wanderlust. Ses photos plaisent. Il signe un contrat pour y travailler tout l'été. Et là, tout s'enchaîne. Lui qui n'était pour ainsi dire jamais sorti en boîte de toute sa vie, se retrouve propulsé sur le devant de la scène à photographier les artistes invités et cette foule qui lui fait face en la scindant en autant de parts qu'il y a de personnes présentes. Cependant, ce n'est pas la foule à proprement parler qui l'intéresse, mais les acteurs qui la composent et les détails qui les font singuliers. Flash Cocotte, After Terminus, Tragedy, Subtyl, Wet for me... Les soirées qu'il couvre se multiplient et ont toujours autant de secrets pour lui. Il conçoit aujourd'hui son travail comme une forme de militantisme. Avec pour objectif, et non le moindre, de visibiliser ce que la société s'efforce de cacher ou voudrait rendre invisible : le milieu queer. Le visibiliser pour le rendre vivant au-delà des néons et des basses. Le visibiliser pour le rendre accessible. Le visibiliser pour le rendre plus fort. Le visibiliser pour le démythifier.

Sommaire

Préface par Coline Pierré et Martin Page.....	7
Sophie Adriansen.....	15
Zig Blanquer	23
Stewen Corvez.....	33
Gaëtan Dorémus	43
Yves Heck.....	51
Camille Hervouet et Grégory Valton	55
Olivier Josso Hamel.....	63
Charlotte de Ligneris	77
Sophie G. Lucas	83
Paul Martin.....	91
Marie-Domitille Murez	97
Noémie Sonck	103
Séverine Vidal.....	109
Chantapitch Wiwatchaikamol	115
Otto Zinsou.....	119

Également parus aux éditions Monstrograph

Collection Bootleg

De la pluie, Martin Page, 2016

Éloge des fins heureuses, Coline Pierré, 2018

Au-delà de la pénétration, Martin Page, 2019 (épuisé) -
nouvelle édition : Le Nouvel Attila, 2020

Moi les hommes, je les déteste, Pauline Harmange, 2020
(épuisé) - nouvelle édition : Le Seuil, 2020

Poétique réjouissante du lubrifiant, Lou Sarabadzic, 2020
(épuisé) - nouvelle édition : *Éloge poétique du lubrifiant*,
Le Nouvel Attila, 2021

Collection Minute Papillon

Les artistes ont-ils vraiment besoin de manger ?, Collectif,
2018

Collection Homemade books

Tu vas rater ta vie et personne ne t'aimera jamais, Martin
Page, 2014

Petite encyclopédie des introvertis, Coline Pierré, 2015
(épuisé) - nouvelle édition : *Introverti-es mode d'emploi*
(dessins de Loïc Froissart), Le Rouergue jeunesse, 2021

*N'essayez pas de changer : le monde restera toujours votre
ennemi*, Martin Page et Coline Pierré, 2015

Sophie Adriansen
Zig Blanquer
Stewen Corvez
Gaétan Dorémus
Yves Heck
Camille Hervouet
Olivier Josso Hamel
Charlotte des Ligneris
Sophie G. Lucas
Paul Martin
Marie-Domitille Murez
Noémie Sonck
Grégory Valton
Séverine Vidal
Chantapitch Wiwatchaikamol
Otto Zinsou

